

Jean Féron

HR  
28

# LA FEMME D'OR

*Grand récit  
sensationnel!*



FOURNIER L.S.

## LES RÉCITS CANADIENS

**Les plus beaux romans canadiens  
sont publiés par les  
Editions Edouard Garand**

L'IRIS BLEU, par J. E. LARIVIERE  
LE MASSACRE DE LACHINE, roman historique  
MA COUSINE MANDINE, par N. M. MATHE  
LES FANTOMES BLANCS, par A. ROCHEFORT  
LA METISSE, par JEAN FERON  
GASTON CHAMBRUN, par J. F. SIMON  
LE LYS DE SANG, par HENRI DOUTREMONT  
LE SPECTRE DU RAVIN, par Mme A. B. LACERTE  
LE MEDAILLON FATAL, par ANDRE JARRET  
L'AVEUGLE DE ST-EUSTACHE, par JEAN FERON  
NIPSYA, par HENRI DOUTREMONT  
FIERTÉ DE RACE, par JEAN FERON  
ROXANE, par Mme A. B. LACERTE  
LA REVANCHE D'UNE RACE, par JEAN FERON

Chacun de ces volumes est envoyé par la malle sur réception de 30c.

**THEATRE CANADIEN.**

LA SECOUSSE, par Jean Féron, pièce en trois actes.  
LA PIPE DE PLATRE, par A. Huot. Comédie en un acte.  
Prix chacune, 25 sous.

**LES RECITS CANADIENS.**

LE PHILTRE BLEU, par Jean Féron.  
Prix: 15 sous.

**Etude Humoristique sur les Auteurs Canadiens**

LITTERATURE, A LA MANIERE DE .....  
NOS AUTEURS CANADIENS.

Par MM. Louis Francoeur et P. Panneton.  
3ième prix au concours Provincial de 1924. (prix David.)

**CHANSONS CANADIENNES**

Recueil de 5 chansons nouvelles publiées avec accompagnement de piano, par Mme  
A. B. LACERTE. Prix 10c.

**RECITS DE VOYAGES**

UN PELERINAGE CANADIEN A ROME, par REMI TREMBLAY

**EDITIONS EDOUARD GARAND**

153a rue Ste Elisabeth

Montréal.

**PARAITRA PROCHAINEMENT**

DANS LE "ROMAN CANADIEN"

L'EXPIATRICE, par ANDRE JARRET  
L'ASSOCIEE SILENCIEUSE, par J. E. LARIVIERE  
L'OMBRE DU BEFFROI, par Mme A. B. LACERTE  
LA CITE DANS LES FERS, par UBALD PAQUIN

Les romans canadiens sont écrits par des Canadiens, imprimés par des Canadiens,  
avec du papier canadien, illustrés par des Canadiens, et édités par des Canadiens,  
pour le bénéfice des Canadiens.

**ENCOURAGEZ LA LITTERATURE NATIONALE**

Nous avons acheté le dernier roman de M. Paquin: JULES FAUBERT, et nous  
le vendons à nos lecteurs pour le prix modique de 25c.

# LA FEMME D'OR

Grand récit canadien

par

**JEAN FERON**

Illustrations de Albert Fournier



“LE RECIT CANADIEN”

Editions Edouard Garand

185, rue Sanguinet

MONTREAL

# DU MEME AUTEUR

## ROMANS:

La Metisse, -----	1 vol. 25c.
Le même, format et impression de luxe -----	1 vol. 50c
L'Aveugle de St-Eustache -----	1 vol. 25c
Le Philtre bleu -----	1 vol. 15c.
Fierté de Race -----	1 vol. 25c.
La Femme d'Or -----	1 vol. 15c
La Rvanche d'une Race -----	1 Vol. 25c.

## THEATRE

LA SECOUSSE: <i>pièce dramatique en trois actes représentée à Arborfield, Sask. et à Montmagny, P. Q.</i> -----	1 vol. 25c.
---	-------------

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, au  
théâtre et au cinéma réservés par  
Edouard Garand.

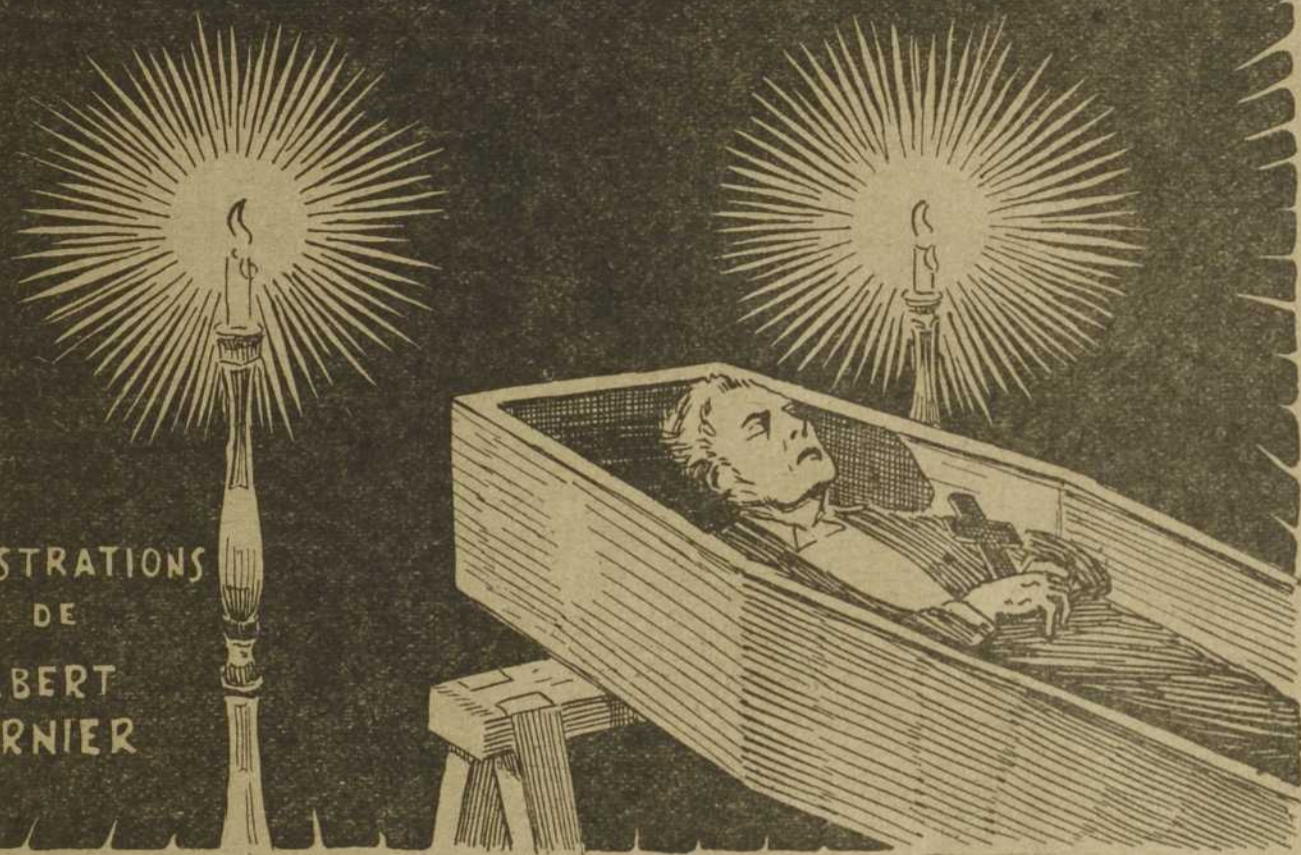
1925

Copyright 1925 by Edouard Garand

De cet ouvrage il a été tiré 12 exemplaires sur papier spécial; chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

# JEAN FERON LA FEMME D'OR

ILLUSTRATIONS  
DE  
ALBERT  
FOURNIER



## PROLOGUE Histoire d'une Femme d'Or

### I L'AVOCAT-POLICIER

On était, je pense, au mois de décembre de l'année 1905.

Trois jeunes hommes, de bonne mine, élégants même, quittaient, après onze heures du soir, le petit théâtre français de la rue Sainte-Catherine et se rendaient gaiement au Café Gravel, à deux pas de là, histoire de vider une bouteille de bon vin de France, de manger un morceau et de faire le bout de causette de l'après-théâtre.

Ce soir-là, à ce petit théâtre français de la rue Sainte-Catherine, qu'on désignait alors sous le nom de LES NOUVEAUTES, Perny avait joué LE MARQUIS DE PRIOLA. Vous direz peut-être que ce MARQUIS DE PRIOLA n'a rien à voir avec le sujet qui nous intéresse particulièrement, c'est-à-dire LA FEMME D'OR ? Pardon ! C'est juste-

ment à cause de ce MARQUIS DE PRIOLA, que, du reste, Perny avait joué avec une maîtrise superbe, que le sujet de conversation de nos trois jeunes hommes était tombé sur LA FEMME D'OR.

C'était le lundi.

Nos trois inconnus s'étaient attablés devant une jolie bouteille, trois beaux verres et un bon sandwich.

L'un des trois jeunes gens, plus jeune que les deux autres, de taille plus petite, un peu maigre, un peu fluet, avec un visage d'enfant orné d'une petite moustache blonde aux pointes conquérantes... oui, une petite moustache blonde, comme ses cheveux blonds... ce jeune homme, disons-nous, prononçait, avec un air de dédain impossible à rendre entre une gorgée de vin et une bouchée de sandwich :

—Tu sais, moi, mon cher Jacques, je ne crois pas le moins du monde à ta FEMME D'OR.

Celui, que le jeune homme blond venait d'appeler "mon cher Jacques", se mit à rire tranquillement. C'était un garçon beaucoup plus âgé que les deux autres: il avait pour le moins trente-cinq ans. Il était grand, mince et d'un physique fortement développé. Il avait les cheveux noirs et courts, moustache noire à la lèvre supérieure et, sous la lèvre inférieure, une impériale également noire.

Il vida à moitié son verre de vin, regarda d'un oeil moqueur son jeune interlocuteur, et amplifiant son sourire, répondit :

—Mon cher Alban, je n'ai aucunement l'intention et moins encore la prétention de faucher l'incrédulité sous le chapeau de mes voisins. Crois-moi ou ne me crois pas du tout, ça m'est égal ! Une chose certaine et tout à fait satisfaisante pour moi, LA FEMME D'OR existe, ou, du moins, elle a existé. Oh !...c'est moi qui le sais, je te le jure !

Et alors, avec ces dernières paroles, le visage de Jacques Audet, jeune avocat-criminologiste dont la renommée commençait, devint presque livide.

Ses deux amis le regardèrent avec inquiétude.

L'un d'eux, le troisième, celui qui n'avait pas encore parlé, garçon à l'air doux et modeste, sans barbe, aux cheveux châtain, de taille moyenne et joli garçon, qui débutait dans l'architecture, dit avec un sourire candide :

—Cher maître, j'étais un peu comme notre ami Alban: je ne pouvais admettre l'existence de LA FEMME D'OR. Mais par l'altération violente de vos traits, je commence à penser que vous avez dû traverser quelque terrible aventure au temps où vous étiez policier.

—Terrible est le mot, Paul. Ce fut une aventure si extraordinaire que je me demande encore si elle ne fut pas simplement un rêve. Ce fut un mystère dont je n'ai jamais pu démêler l'écheveau.

—Je serais tout de même curieux d'entendre cette aventure, car j'aime le mystère et l'intrigue, fit le jeune homme qu'on appelait Alban. Tu sais, ma profession me pousse naturellement à la curiosité.

En effet, Alban Ruel était journaliste, ou mieux reporter de la petite nouvelle attaché à l'un des grands quotidiens de la cité de Montréal.

—Je parie, dit en riant Jacques Audet, que tu es fort désireux et peut-être en quête de quelque drame à sensation, qui du coup, ferait ta réputation ?

Comme le reporter faisait un geste d'indifférence affectée :

—Oh ! ce n'est pas moi qui te blâmerai, mon ami, poursuivit l'avocat avec une légère nuance d'ironie. Loin de moi telle pensée si peu charitable ! Tu as parfaitement raison de songer à l'avancement et même à la renommée. Malheureusement, ma FEMME D'OR n'est pas le sujet qu'il te faut, parce que ton histoire à sensation demeurerait sans suite, de même que mon aventure est restée sans dénouement. Mais non... je me trompe: j'ai vu le dénouement; mais le mystère, dont les fils fortement noués m'ont enserré, est demeuré sans éclaircissement.

Et puis, pourquoi ne pas te l'avouer en toute franchise ?...j'ai tout simplement donné dans le panneau !

Les deux amis de l'avocat se mirent à rire.

—Cela vous fait rire, n'est-ce pas ?

—C'est vrai, répliqua Alban Ruel. Voistu, je me dis, moi, que si j'étais tombé dans le panneau, je ne m'en vanterais pas pour une fortune. J'aurais tout fait pour oublier et chasser de mon souvenir une comédie quelconque dont j'aurais été le bouffon. Toi, Jacques, tu fais vent de tes sottises, et cela me fait rire !

—J'espère bien, dit l'avocat sur un ton froid et concentré, que tu ne cherches pas à m'outrager, Alban, par des paroles choisies et prononcées à dessein ?

—Mais non, mon cher Audet, se récria le reporter, je ne cherche nullement à t'injurier; je veux rire. Oui, je trouve toute drôle ton affaire de LA FEMME D'OR que je n'ai pas encore l'honneur de connaître. Si mes paroles sont un peu rudes, grossières, si tu veux, ce n'est pas ma faute. J'enrage de voir que tu veuilles me faire avaler ta pilule. Me prends-tu pour un de ces badauds auxquels on conte sans sourciller la première bourde venue ?

Jacques Audet sourit.

—Il y a moyen de s'entendre, dit-il.

—Lequel ?

—Je vais vous conter cette histoire.

—Maître, dit le jeune architecte, Paul Lavoie, c'est l'unique moyen de mettre fin à une discussion qui pourrait dégénérer en une altercation.

—Va donc, mon cher Audet ! Nous t'écoutons avec une attention religieuse. Même si ton histoire n'offre par elle-même aucun intérêt, je te sais assez beau causeur pour être assuré que je ne m'endormirai pas.

L'avocat acheva de vider son verre de vin, essuya tranquillement ses lèvres et sa moustache noire, alluma un cigare, se renvoya sur le dossier de son fauteuil et commença ainsi :

—Mon cher Alban, j'avais presque oublié cette histoire, ou mieux cette aventure véridique de mon existence. Je n'y aurais peut-être plus pensé de ma vie, et ce fait eût passé à la catégorie des rêves et des cauchemars, si ce soir....

—Hein !...ce soir ?...s'écria le reporter en tressaillant.

L'avocat le regarda avec une surprise amusée.

—Quoi !dit-il, n'avez-vous pas entendu.... que dis-je ? n'avons-nous pas entendu, ce soir, LE MARQUIS DE PRIOLA ?

—C'est vrai, avoua Paul Lavoie. J'y ai même trouvé Perny magnifique.

—Mais qu'est-ce que cette pièce peut bien avoir à faire ici ? demanda le reporter.

—Beaucoup ! répliqua Audet avec un sourire.

—Explique-nous...

—Je ne dis pas que la pièce elle-même a trait à mon sujet...

—Mais alors ?

—N'as-tu pas, ou n'avons-nous pas, ce soir, remarqué une certaine loge ?

—Et une certaine femme ? parfaitement.

—Or, vous savez comme moi qu'une femme qui occupe à elle seule une loge au théâtre—cette femme fût-elle vieille, laide, insignifiante—que cette femme, dis-je attire toujours l'attention ?

—C'est juste, dit Lavoie.

—D'autant plus juste, avoua Alban Ruel, que j'ai moi-même lorgné quelque peu la loge.

—Celle du balcon, à gauche ? demanda Lavoie.

—Celle-là même. N'est-ce pas, Audet ?

—C'est très exact. Mais tu n'as pas lorgné la femme ?

—Comment donc ! J'ai même reconnu que cette femme était jeune et pas laide du tout !

—Et qu'elle était habillée de noir ?

—Parfaitement, j'ai vu tout cela.

—Eh bien ! mon cher ami, sourit l'avocat-criminaliste, tu n'as pas vu que cette femme par quatre fois m'a regardé !

—Vraiment ? Mais...

—Et que, par quatre fois—ces quatre fois-là—elle a porté à ses narines un bouquet de violettes et de myosotis !

—Tu es sûr que ce regard était pour toi, et que ces fleurs respirées par quatre fois étaient à ton intention ?

—Très sûr... puisque, à chaque fois également, elle m'a souri.

—Elle t'a souri ?... Le reporter très ému par la curiosité et la surprise regardait l'avocat d'un oeil presque désorbité.

—Elle m'a souri... et pour que ce sourire ne fût pas surpris par le regard indiscret du curieux, la femme en noir l'a vivement dissimulé dans les fleurs.

—Je n'y comprends rien ! déclara le reporter.

—Moi, je comprends, s'écria Lavoie ; c'est clair comme le jour. La femme en noir regardait maître Audet, en le regardant elle souriait... c'est assez naturel ?

—Après ? interrogea le journaliste.

—Après, par crainte que le sourire ne fût aperçu de toi, de moi ou d'autres, elle élevait le bouquet à ses lèvres.

—Soit, répliqua le journaliste, j'admets que tout cela fut ainsi. Mais comment, je me le demande, cette femme en noir, qui regarde notre ami, lui sourit même, si tu veux, oui, comment peut-elle avoir un rapport quelconque avec LA FEMME D'OR ?

Jacques Audet quitta son siège, fit le tour de la table pour se dégourdir les jambes, vint se rasseoir, tira de fortes bouffées de son cigare et dit :

—Alban, cette femme en noir... c'est LA FEMME D'OR !

Ruel et Lavoie sursautèrent et pâlirent. Puis ils se mirent à considérer Audet avec un regard dans lequel on pouvait lire cette interrogation :

—Veut-il se moquer de nous ?

L'avocat sourit, se leva de nouveau, et, tout en marchant dans la pièce que les trois amis occupaient, se mit à parler ainsi :

—Je vous étonne, n'est-ce pas ? Mais je vous étonnerai bien davantage tout à l'heure. Je dois vous dire d'abord quels furent mes débuts dans l'étude de la Loi. Durant mes années collégiales je me suis toujours

senti porté vers l'étude de la criminalité. Dès mon entrée à l'Université Laval j'allai offrir mes services de cléricature à l'un de nos meilleurs criminalistes. J'avoue que j'y acquis une très forte théorie dans la psychologie et la procédure criminelles. Mais cela ne me suffisait pas. Il me fallait mieux que des théories. Un jour, je lus dans un journal qu'une certaine agence policière de Chicago demandait un jeune homme possédant la connaissance de la langue française. On n'exigeait pas l'expérience du métier. J'écrivis à l'agence et l'informai de ma situation. Je terminais alors mes trois années de droit. On me répondit que mes services seraient acceptés. Dès mes examens passés, je me rendis à Chicago. J'y séjournai trois mois. Je fus transféré à Cleveland, dans l'Ohio, où je travaillai trois autres mois. A cette époque l'agence centrale de Chicago décidait d'établir une sous-agence à Montréal. Je fus de suite envoyé à ce poste en qualité d'inspecteur. C'était un avancement. Mieux même : c'était pour moi un avantage immense ; car, après avoir étudié la procédure criminelle américaine et m'être initié aux secrets et aux mille trucs de l'apache de là-bas, je venais en la cité de Montréal faire les mêmes études, c'est-à-dire en cette ville où nous sommes et où j'allais, plus tard, pratiquer ma profession de criminaliste.

Eh bien ! mes amis, il y a ce soir exactement cinq ans que je suis venu mettre mes services à la disposition de cette sous-agence policière, et il y a exactement deux ans et demi que la FEMME D'OR m'a échappé.

—Deux ans et demi ! interrompit Alban Ruel. Ça doit manquer d'actualité !

—Peut-être ! Mais ça ne manque pas de sensation !

—Aussi, en ayant tout plein du métier de policier, me décidai-je, après cette affaire, d'ouvrir mon bureau d'avocat.

—Il nous faut maintenant cette aventure ! proposa l'architecte en allumant une cigarette.

—Non... pas avant que nous ayons vidé une autre bouteille de vin, déclara Alban Ruel.

Ce disant, le reporter appuya sur un timbre placé sur la table.

La minute d'après, un garçon entra, prenait la commande, apportait un peu plus tard la bouteille rutilante et s'en allait.

On trinqua, on alluma de nouvelles cigarettes, et Jacques Audet, s'étant assis cette fois, poursuivit son récit.

—Je ne vous raconterai pas, dit-il, toutes les péripéties de cette chasse à LA FEMME D'OR. Je vous dirai seulement, comment l'ayant enfin capturée, si je puis m'exprimer ainsi, elle m'échappa tout à coup sans que je pusse jamais savoir depuis ni comment elle s'était échappée, ni comment j'étais sorti du guépier dans lequel je m'étais fourré.

—Avant d'aller plus loin, interrompit encore le reporter, veux-tu nous dire pourquoi on l'appelait LA FEMME D'OR ?

—Ta question est tout à fait raisonnable. C'était une femme très jeune, rousse de cheveux—des cheveux splendides, très soyeux,

très ondulés—mais le roux de ses cheveux n'était pas de ces roux qui choquent un peu le regard de l'homme. C'était un roux ayant plutôt la couleur jaune de l'or à l'état natif, et telle, du moins, apparaissait la chevelure de cette femme à la lumière du jour. Mais sous l'incendie des lustres électriques, ces cheveux prenaient la nuance du roux tendre, et des milliers d'effleuves dorés s'en échappaient; sur son front c'était comme une couronne d'or incrustée de petits diamants. Les yeux étaient d'or, les sourcils étaient d'or, le cil était d'or, et toutes ses robes étaient d'un tissu à nuance d'or. Bref, tout chez cette femme était or !

—Mais alors, cette femme devait être la plus belle des créatures humaines ? s'écria le reporter très intéressé.

—Jamais, mon cher ami, l'imagination de l'homme n'a créé de beauté comparable à celle-là ! Jamais, au cours de mon existence, je n'ai vu beauté plus parfaite, plus harmonieuse, plus séduisante, plus sublime ! Pas une déesse de l'Antiquité, pas une Vénus n'eût approché cette femme par la beauté ! Jamais femme n'a resplendi comme cette femme. Quand elle apparaissait à sa loge du Théâtre-Français, l'oeil humain croyait voir surgir un bloc d'or ! C'est pourquoi, son nom étant demeuré inconnu, elle fut surnommée LA FEMME D'OR.

—Merveilleux ! s'écria le reporter en battant des paupières, comme s'il eût été ébloui par la vision soudaine d'un bloc d'or.

—Et mystérieux... tu vas voir. On était au mois de février. J'allais quitter mon bureau de la rue Notre-Dame, vers les cinq heures du soir, quand le téléphone vibra. On m'informait, et c'était une voix de femme qui parlait, qu'un meurtre venait d'être commis dans une maison de la rue Ontario-Est portant le numéro 666. Je voulus demander des explications, mais la communication me fut enlevée. J'interrogeai le "Central", mais on ne se rappelait plus le numéro de ce téléphone. Je décidai donc de me rendre rue Ontario. Comme j'étais seul à ce moment à l'agence, je téléphonai à l'un de mes collègues dont je connaissais l'habileté. Il promit de me rencontrer angle Saint-Laurent et Ontario. En effet, dix minutes plus tard, je trouvai mon camarade au rendez-vous. Nous prîmes un tramway et dix autres minutes après nous étions au numéro 666.

Le soir était venu. La maison était sombre et silencieuse. Elle se trouvait un peu écartée des habitations voisines et entourée d'un petit jardin planté de jeunes arbres qui, en la belle saison, devaient délicieusement ombrager les choses et les êtres. Mais, à ce moment, maison et jardin avaient à nos yeux un aspect de crime. Nous franchîmes la grille de la clôture. Cinquante pieds nous séparaient de la véranda qui agrémentait la façade de la maison. Bientôt je pressai un bouton électrique. Nous entendîmes le bruit argentin d'une sonnerie à l'intérieur. Mais personne ne répondit à l'appel. Je pressai le bouton de nouveau. Vaine attente. Mon camarade et moi décidâmes d'entrer. La porte n'était pas fermée à clef.

Nous nous trouvâmes dans un hall. Je fis de la lumière. Quatre portes donnaient sur ce hall, mais une seule était ouverte: c'était la salle à manger. Là encore je fis de la lumière. A la même seconde mon camarade me saisit par un bras, et me désigna quelque chose sur le parquet ciré. Je me penchai et reconnus une mare de sang. Le sang était chaud. Mais il n'y avait là nul cadavre. Le silence régnait toujours dans la maison. Nous décidâmes de perquisitionner. Mais nos recherches furent vaines: nul vivant comme nul mort. Et nous avions, pendant une heure, fouillé de la cave au grenier.

—Que faire ?... De suite je pensai à quelque mystification. Mais mon camarade était d'avis qu'un crime avait été commis, qu'il y avait eu témoin, mais que le cadavre avait été enlevé à la hâte par le meurtrier. Dans les circonstances, le mieux à faire était de nous retirer et de surveiller la maison. Pendant trois semaines, jour et nuit, nous demeurâmes en faction, nous relevant à tour de rôle. Mais durant ces trois semaines nous ne vîmes âme qui vive entrer ou sortir de la maison mystérieuse. Je décidai d'abandonner l'affaire.

—Deux jours après, n'ayant rien à faire à mon bureau, je résolus d'aller faire un tour dans les environs de la maison mystérieuse de la rue Ontario. Il était quatre heures de l'après-midi. Je partis à pied pour mieux me délasser. Quand j'atteignis la maison, je sentis une violente émotion étreindre mon cœur; car, accrochée à la véranda, je voyais une pancarte sur laquelle étaient tracés ces mots:

Maison à vendre.

S'adresser rue Saint-Jacques No. 59.

—De suite la curiosité me porta vers la rue Saint-Jacques. Mais je m'arrêtai en songeant que le bureau en question devait être fermé, parce qu'à ce moment il était six heures. Je remis cette importante visite au lendemain. A cette époque j'avais ma pension rue Berri. Je rentrai chez moi très perplexe. Après souper, au lieu d'aller au théâtre comme j'avais décidé dans le cours de la journée, je repris le chemin de la rue Ontario. Une puissance mystérieuse semblait m'attirer vers cette maison étrange. Or, que ne fut pas mon étonnement de constater que la pancarte n'était plus là !

—La maison était toujours sombre et silencieuse. Demain, j'irai au No. 59 de la rue Saint-Jacques, me dis-je. Je saurai toujours bien à qui appartient cette maison. Et, pensif, je reviens sur mes pas, pris la rue Amherst, puis la rue Craig, ensuite la rue Saint-Laurent, et, à mon insu, je me trouvai devant l'édifice où se trouvait mon bureau. Sans but défini j'entrai. J'étais là depuis cinq minutes à peine que la sonnerie du téléphone vibra. Je saisis l'appareil. Je sursautai de stupeur: une voix de femme me disait qu'un homme venait d'être assassiné dans la maison même devant laquelle j'étais passé une demi-heure avant. C'en était trop. Je quittai mon bureau en toute

hâte et me rendis au No. 666 de la rue Ontario. Toujours la même habitation sombre et silencieuse. Je tâtai le bouton de la porte, celle-ci n'était pas sous clef. J'entraî. L'obscurité partout et le silence. Je fis de la lumière, je gagnai comme la première fois la salle à manger. Là, je reculai presque épouvanté devant une nouvelle mare de sang... ce sang était encore chaud !

—Je commençais à sentir la peur se coller sur ma nuque. N'importe ! je décidai de fouiller la maison encore une fois. Je remarquai que toutes choses étaient dans le même ordre que je les avais vues la première fois. Mais je fouillai encore la maison inutilement : pas le moindre cadavre, pas l'ombre d'un être vivant ! J'étais découragé. Je commençai à croire que j'étais l'objet d'une mystification ou d'une plaisanterie. Alors je sentis l'irritation me gagner. Je jurai d'avoir le fil de cette farce. J'allais de nouveau me remettre à l'embuscade. Je décidai donc de m'en aller chez moi et de préparer mes plans de campagne. Mais au moment où j'allais fermer la porte du hall, je crus voir une ombre dorée traverser furtivement l'obscurité du vestibule. Était-ce une hallucination ?... Peut-être ! J'hésitai un moment. Allais-je entrer de nouveau et fouiller encore l'habitation solitaire ? A moins de l'existence d'une cachette quelconque dans les murs, j'étais sûr que pas un être humain n'était là. Et pourtant, à cette vague apparition, je m'avouai qu'il y avait un habitant dans cette demeure, et que c'était une femme, et que cette femme, qui m'avait appelé par voie téléphonique, épiait à travers les murs tous mes actes. Je frémis. Quel était le motif de cette femme ? Avait-elle vraiment assassiné ? Avait-elle un complice ? Ou était-ce une malheureuse dont le sort était lié à un bourreau ? Ou bien était-ce une folle...

—C'étaient là des questions que je me promis de tirer au clair. Quant à faire de nouvelles perquisitions dans cette habitation, c'était bien inutile. Il me fallait guetter qui sortait et entraît dans la maison, et ensuite compter beaucoup sur le hasard.

—Je m'en allai. Mais dès le lendemain je me mis en faction. Pour abréger et arriver plus tôt au dénouement, je dirai que trois jours plus tard je vis sortir une femme soigneusement voilée de la maison mystérieuse. C'était l'après-midi. Je la suivis. Elle fit la tournée des principaux magasins de la rue Sainte-Catherine, Est et Ouest. Elle acheta une foule de choses : lingerie, bibelots et autres. Puis elle revint chez elle. Vers les huit heures, je vis un fiacre venir se ranger devant la maison. Quelques minutes plus tard, la même femme sortait, montait dans le fiacre, et le cocher tournait son cheval vers l'Ouest. A cette minute une voiture de livraison se dirigeait dans la même direction. Moyennant deux dollars j'obtins du livreur de suivre le fiacre.

—Ce fiacre tourna sur la rue Saint-Denis, puis sur Sainte-Catherine, et trois minutes plus tard il s'arrêtait devant le Théâtre-Français. Je sautai sur le trottoir, j'arrivai à temps pour voir la femme en pleine lumière.

Elle était revêtue d'une cape doublée d'hermine et sur sa tête un fichu de dentelle rose. Cinq minutes après je voyais cette femme dans une loge du balcon et je demeurais ébloui, fasciné....

—C'était LA FEMME D'OR ? interrogea Alban Ruel excessivement intéressé.

—C'était LA FEMME D'OR.... cette femme dont je vous ai fait tantôt le portrait.

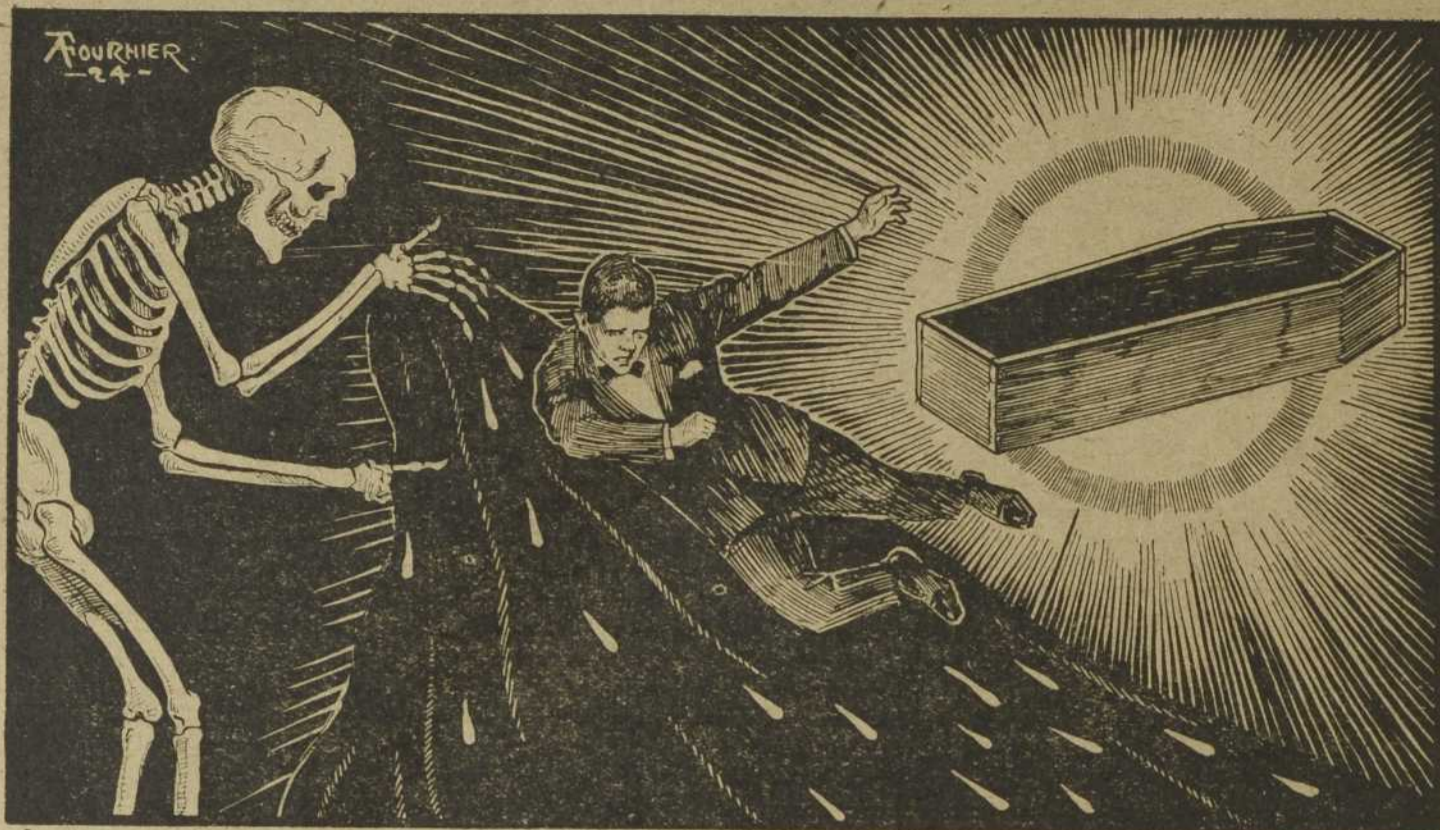
—Qu'est-il arrivé ensuite ? demanda Paul Lavoie non moins intéressé que son ami le reporter.

—Rien. Je me suis mis à ses trousses, j'essayai par tous les moyens de me trouver face à face avec elle, mais chaque fois que je croyais la tenir elle s'évaporait pour ainsi dire. Je la voyais ici, je la voyais là ; ce n'est plus moi qui filais, c'est elle qui semblait me donner la chasse. Si je la voyais dans sa loge et que je tentais de la surprendre, la loge était vide. Si je la voyais entrer chez elle, j'entraîs après, et je trouvais la maison déserte. Avait-elle le pouvoir d'ouvrir les murailles ?... Et si, peu après, je pénétrais dans un lieu public quelconque—et j'en ai fait l'expérience—j'étais sûr d'y voir cette femme. Elle semblait posséder le don d'ubiquité, elle devenait mon cauchemar et j'en étais le jouet.

—Me voici maintenant à la date inoubliable : c'était le quinze de juin. Oh ! je n'oublierai de ma vie cette date qui demeure en mon souvenir un point ineffaçable. Depuis une huitaine de jours j'avais perdu de vue mon inconnue si mystérieuse. Et j'étais à ce point obsédé par le désir—un désir qui devenait une passion—de la revoir que, chaque soir, après souper, j'allais faire ma promenade dans ce quartier de la ville, au numéro 666 de la rue Ontario. Je revoyais toujours la même maison morne et sombre. Dans les jours précédents, Montréal avait étouffé sous les vagues d'un chaleur torride, et ce soir du quinze il y avait des signes d'orage dans le ciel noir. Je me dirigeai vers la rue Ontario en songeant que je pourrais, de là, me rendre au Parc Sohmer pour y finir la soirée. Au moment où, à quelques minutes du numéro 666, je passais devant une maison de rapport, je vis venir dans ma direction une jeune femme que je reconnus de suite à sa démarche....

—C'était Elle ? demanda le reporter.

—Oui. Ma première idée, sous la violente émotion qui m'assaillit, fut de me dérober. J'aperçus deux portes donnant de plain-pied sur le trottoir. J'essayai le bouton de l'une d'elles. La porte s'ouvrit. J'entraî pour me trouver au pied d'un escalier. Je refermai la porte et attendis. Peu après, par la vitre de la porte, je pus voir passer l'inconnue. Je remarquai qu'elle portait sous le bras gauche un colis dont je ne pus déterminer la nature ni l'exacte dimension. Qu'importe ! ceci n'avait pas d'importance. Allais-je la suivre encore ? Je réfléchis un moment. Me remettre à ses trousses, pensai-je, c'était risquer de me faire rouler à nouveau. Non, me dis-je aussitôt, j'ai mieux que cela cette fois : pénétrer dans la maison mystérieuse et y attendre bien tranquillement la maîtresse.



*Le reporter se sentait emporté vers la passe----*

Je quittai mon poste d'observation. Dehors, l'inconnue n'était plus visible. Je me dirigeai hâtivement vers le numéro 666 je fus assez surpris de trouver la porte d'entrée légèrement entrebâillée. Un instant j'hésitai. Je tendis l'oreille à l'intérieur de l'habitation. Un silence profond régnait. Je pénétrai dans la noirceur du hall et refermai la porte sur moi. J'eus tort de ne pas laisser cette porte telle que je l'avais trouvée, mais j'étais trop distrait et trop énervé. Je n'avais pas peur, mais en face de l'inconnu je demeurais peu rassuré. Dans le hall je demeurai immobile un moment et j'éprouvai alors une violente sensation: il me semblait que j'aspirais un parfum violent qui montait à ma tête. Je voulus agir, et, connaissant les aîtres, je me dirigeai vers la salle à manger. J'allais au travers d'un noir d'encre. Quand je pénétrai dans la salle à manger il me sembla respirer un parfum plus doux qui produisit sur mes sens un immense bien-être.

«A présent, me dis-je, il importe de dissimuler ma présence. De suite je me souvins qu'à ma droite se trouvait un large buffet posé dans l'angle même de la salle. Je pouvais facilement dérober ma présence derrière ce meuble, pourvu qu'il ne fut pas trop lourd et que je puisse le déplacer un peu et le tirer à moi ensuite. A tâtons toujours je trouvai le buffet, j'essayai mes muscles et je réussis à faire un espace suffisant pour me glisser derrière. Malheureusement je ne pus le remettre en place. Bah! me dis-je, cela n'y paraîtra pas. J'attendis...

«Combien de temps?... Je me le demande encore; car l'heure ou les heures de cette attente m'ont paru s'écouler comme en rêve. Je sortis de ma torpeur sous l'éclat d'un coup

de tonnerre. Un éclair sillonna peu après la noirceur qui m'entourait; mais dans cette lueur fugitive... Ah! mes amis, quand j'y pense je frémis encore!... Oui, dans cette lueur j'entrevis comme une silhouette humaine devant moi... comme une statue en or ou en bronze... immobile et souriante!

—C'était LA FEMME D'OR? balbutia le reporter.

—Elle... toujours! Pourtant, dans la seconde seulement que dura la clarté sinistre de l'éclair, le sourire que j'eus le temps de saisir sur les lèvres de l'inconnue fit courir un frisson sur ma nuque. Je commençais à sentir la peur figer mes sangs. Instinctivement je tendis les mains en avant pour reconnaître l'endroit de ma cachette. Où étais-je?... Voyez d'ici mon étonnement! je ne touchais plus le bois du meuble derrière lequel je m'étais glissé. Un nouvel éclair déchira l'obscurité—un de ces immenses éclairs qui, en une seconde, embrasent tout un ciel et toute une terre. Et cette seconde me suffit encore pour découvrir une chose qui me fit chanceler d'épouvante. Tout près de moi, si près que je pouvais y toucher de mes doigts, et devant mes yeux égarés, je venais de voir un cercueil... mais un cercueil rouge d'un rouge sanglant, et, agenouillée auprès de ce cercueil...

—LA FEMME D'OR? bégaya le reporter excessivement ému.

—Elle-même. Le coup de tonnerre qui suivit me fit recouvrer comme par enchantement l'usage de mes sens et de ma volonté. Je saisis mon revolver et le braquai sur la vision fantastique.

—Holà! criai-je... Mais la voix plus forte du tonnerre avait couvert ma voix.

«Qu'importe! je laissai ma main armée ten-

due en attendant un nouvel éclair. Malgré ma résolution et mon courage, je tressaillis et fus envahi par un nouveau malaise. Dans le silence qui s'était fait après le coup de tonnerre, mon ouïe attentive fut frappée par le bruit d'une poitrine qui éclate sous la pression de sanglots... puis celui d'un ruissellement de larmes. J'écoutai, frémissant. Un troisième éclair perça la noirceur... la vision avait disparu. Seulement, dans la courte durée de cet éclair je pus voir que je n'étais pas derrière le buffet où je m'étais caché, mais au bout opposé de la salle à manger. Sans le savoir, sans m'en souvenir, j'avais abandonné mon lieu de refuge, et je me voyais tout à coup près de cet endroit de la salle à manger où, par deux fois, j'avais découvert une mare de sang. Je me sentis à nouveau repris par l'épouvante devant le terrible mystère qui m'enveloppait de toutes parts. Mais étais-je réellement éveillé?... Certainement, puisque j'entendais à ce moment-là tout le chahut de l'orage au dehors. Le vent soufflait avec une violence telle qu'il semblait percer les murs et que je le sentais souffler dans mes cheveux. Je percevais la pluie battre contre les fenêtres comme des grêlons.

“A ce même moment je sentais en moi la folie irrésistible de revoir LA FEMME D'OR. Je décidai de faire de nouvelles recherches. Mais il fallait de la lumière ? Je savais qu'un beau lustre était suspendu au centre de la pièce. Si je pouvais trouver le bouton électrique ? J'avais des allumettes. Je frottai l'une d'elles. Mais à la même seconde je fus saisi par quatre bras vigoureux. De force on m'enfonça une poire d'angoisse dans la bouche, puis je fus ligoté, pieds et poings, soulevé, emporté. Puis je tombai... Il me semble bien que je tombai un siècle durant : la chute me parut interminable. Enfin, je touchai terre, ou plutôt je tombai sur quelque chose dont je ne pus déterminer la nature ; cela me parut dès l'abord un amas de matières quelconques qui, sous le poids de mon corps, craquèrent curieusement et crissèrent comme des os qui se brisent. Qu'était-ce ?

“Je n'eus pas le temps de résoudre ce problème. Une vive clarté jaillit tout à coup comme au travers d'une muraille. Je vis une cave, un sous-sol quelconque, mais je vis autre chose : le cerceuil que j'avais vu là-haut ! Une autre chose acheva mon épouvante et mon horreur : je découvris que j'étais étendu sur un tas de squelettes. Et alors, comme si la muraille s'était ouverte devant moi, je vis apparaître une silhouette humaine, une silhouette qui flamboyait... c'était la FEMME D'OR ! Oui, elle était là, devant moi, radieuse et souriante. Mais son sourire, cette fois encore, me fit frissonner. Elle parla d'une voix à l'accent métallique... c'était comme une voix d'or.

Elle me dit :

—Jacques Audet, je t'aurais donné tout mon amour si tu avais su t'y prendre. Mais à cette heure, pour avoir tenté de pénétrer des secrets qui ne t'appartiennent pas, c'est ma haine que tu as recueillie !

“Elle fit un geste tragique.

“J'essayai de me soulever... je voulus parler... Un éclat de rire infernal retentit au-dessus de ma tête, et à la minute même l'obscurité se fit autour de moi. LA FEMME D'OR avait disparu. Alors, dans l'énorme silence qui suivit, je me posai ces questions brûlantes : où suis-je ? Que vais-je devenir ? Quelle était cette femme ? Comment me connaissait-elle... Je sentais mes cheveux tomber un à un sous l'horreur qui ne cessait de m'assiéger. Mais je n'étais pas au bout de mon supplice. Non... vous allez voir.

“Un brusque éclair troua la noirceur, un coup de tonnerre plus violent que les autres peut-être retentit. Et alors il me sembla que les fondations de la maison venaient de s'ouvrir, de s'écarter, de s'effondrer. En effet, une explosion épouvantable se produisit aussitôt, presque simultanément, je me sentis soulever. Une clarté formidable m'environna, et dans cette clarté je vis passer LA FEMME D'OR... elle paraissait fuir dans une course affolée, désespérée. J'entendis des cris, des hurlements, des appels éperdus. Et j'étais toujours emporté sur mon nuage de lumière, et cette lumière me semblait des flammes ardentes qui me dévoraient.

“L'épouvante fut trop forte, je perdis connaissance. Le lendemain, mes amis, je me retrouvai sur une couche de l'Hôpital-Général.

—Ouf ! cria le reporter en essuyant son front moite.

—N'est-ce pas que c'est terrible ? demanda l'avocat en vidant son verre de vin.

—C'est incroyable ! déclara l'architecte dont tous les traits étaient livides.

—Mais LA FEMME D'OR ? interrogea Alban Ruel, n'as-tu jamais appris ce qu'elle était devenue ?

L'avocat n'eut pas le temps de répondre à cette question ; car lui et ses deux compagnons venaient de se dresser avec effroi et stupeur ; car, par la porte ouverte de la pièce qu'ils occupaient et qui donnait sur un couloir qui conduisait d'un côté à un escalier communiquant avec les étages supérieurs, et, de l'autre, à une porte ouvrant sur la rue Saint-Dominique, oui, dans ce couloir une ombre humaine avait passé... une silhouette d'or, une ombre furtive et dorée, et les trois amis avaient murmuré, comme un écho perdu dans les espaces :

—LA FEMME D'OR !

Le premier, après le saisissement éprouvé, Alban Ruel s'était élancé vers le couloir. Ce couloir était désert. Audet et Lavoie l'avaient suivi. Dans l'escalier qu'on apercevait, personne.

Le reporter passa une main tremblante sur son front ruisselant et demanda :

—Est-ce que nous rêvons ?

—Non, répondit l'avocat d'une voix frissonnante, parce que LA FEMME D'OR existe encore, parce que nous l'avons vue ce soir AUX NOUVEAUTES, parce que nous venons de la revoir ici même !

—Mais alors, s'écria l'architecte, elle est dans cet hôtel ?

—Il n'y a rien d'impossible qu'elle y fût, dit l'avocat ; mais je suis sûr qu'elle ne s'y

trouve plus !

— Pourquoi ? interrogea Alban Ruel.

— Parce que je sais cette femme insaisissable.

— Mais si nous fouillions l'hôtel ?

— Non... elle n'est pas femme à se jeter bêtement dans un piège !

— Mais cette femme est donc un phénomène ? s'écria le reporter.

— Ah ! se mit à rire l'avocat, je pense que tu commences à croire à l'existence de LA FEMME D'OR.

— J'y crois, et veux-tu savoir une chose ?

— Voyons !

— Je vais à mon tour me mettre à la poursuite de cette femme.

— Pourquoi ? demanda tranquillement l'avocat.

— Pour te l'amener, ou pendue à mon cou et pantelante d'amour, ou pieds et poings liés comme un assassin.

— Et pour prouver quoi ?

— Que le reporter a du policier et du bon, et pour te prouver qu'il n'est en ce monde de mystère dont on ne puisse avoir la clef ! Car, cette clef, c'est ma réputation et la clef de mon avenir !

— Prends garde au panneau ! sourit Jacques Audet.

— Je vais m'y prendre de telle façon que je me moquerai joliment du panneau. Je veux cette femme, je l'aurai. Elle est jeune et belle, audacieuse, mystérieuse, et son amour doit être assez puissant pour faire l'éternel bonheur d'un homme ! Je veux en être aimé !

L'avocat se mit à rire.

— Ma foi, dit-il, c'est ton affaire, et je ne peux faire autrement que te souhaiter succès.

— Merci. Seulement, j'ai besoin d'un renseignement.

— Parle !

— La maison qu'habitait LA FEMME D'OR a été détruite par l'incendie, n'est-ce pas ?

— Oui, juste après l'explosion.

— Ce sont les pompiers qui t'ont arraché du brasier ?

L'avocat esquissa un sourire mystérieux.

— Non, dit-il. C'est une personne inconnue qui m'a remis aux soins des pompiers.

— Tu n'a jamais su quelle était cette personne inconnue ?

— Non. Mais les pompiers m'ont déclaré que c'était une belle jeune femme qui a disparu de suite.

— Alors, ce serait ni plus ni moins ta FEMME D'OR ?

— Je l'ai pensé. Cependant j'avais des doutes sérieux, parce que, en fouillant les décombres de la cave, des terrassiers ont trouvé une quantité d'os calcinés... des os humains.

— Il y avait les squelettes, t'en souviens-tu ?

— Oui, c'est vrai. Mais aujourd'hui que j'ai revu cette femme mystérieuse, je crois qu'elle n'a pas péri dans l'incendie.

— En ce cas puisqu'elle existe, s'écria Alban Ruel avec orgueil, cette femme est à moi ! Vidons, mes amis, une autre bouteille, avant de se jeter dans l'aventure !

Il éclata de rire.

L'instant d'après le garçon de nuit appor-

taît une troisième bouteille de vin.

— A la santé de la FEMME D'OR dit l'architecte en levant son verre.

— Oui... à LA FEMME D'OR répliqua le reporter.

Dix minutes plus tard les trois amis s'étaient séparés.

## FIN DU PROLOGUE

## PREMIERE PARTIE

### LA MYSTERIEUSE INCONNUE

#### Chapitre Premier

#### LA LOGE DU BALCON.....VIDE

Deux mois s'étaient écoulés depuis ce soir où Jacques Audet avait narré à ses deux amis, le reporter et l'architecte, l'histoire de LA FEMME D'OR.

Depuis trois jours le Théâtre-Français était assiégé par le Tout-Montréal. Sarah Bernhardt, en tournée, y jouait de son répertoire. L'événement était prodigieux.

Le mercredi soir parmi la foule qui se pressait devant l'entrée principale du théâtre sur la rue Sainte-Catherine, nos trois personnages du prologue venaient de se rencontrer, c'est-à-dire Jacques Audet, Alban Ruel, le reporter, et l'architecte, Paul Lavoie.

L'avocat un peu à l'écart, finissait un cigare tout en laissant flotter un regard vague sur la queue qui serpentait du guichet à la rue.

Alban Ruel et Paul Lavoie venaient d'arriver, et tous deux ayant aperçu l'avocat s'approchèrent.

— Je gage, dit le journaliste, que tu as déjà en poche ton billet ?

— En effet, j'ai pu me caser au parterre.

— Veinard !

— Et vous autres ?

— Mon Dieu ! je n'ai pas été trop malchanceux, répondit le reporter, j'ai pu acheter d'un ami qui ne pouvait venir ce soir, deux billets de balcon. Naturellement, n'ayant pas de... FEMME D'OR, j'ai amené notre ami Lavoie.

— Alors, c'est un HOMME D'OR ! fit l'avocat en riant.

— Vous faites erreur, maître, dit Lavoie en riant aussi, je suis dans une véritable dêche en ce moment.

— Dêche d'amour ? ou... ?

— Dêche d'argent, cher maître ! hélas... ?

— Les affaires ne vont pas ?

— Pas du tout une vraie misère !

— Bah les temps sont durs, comme on dit, fit négligemment le reporter. Mais ça va passer.

— N'es-tu pas d'avis, Lavoie, interrogea l'avocat, que le plus veinard est notre ami Alban ? Toujours de l'argent en poche !

— Comment cela pourrait-il ne pas être ainsi ? répliqua ironiquement le reporter.

— C'est justement parce que c'est ainsi que je le dis.

— C'est vrai... un reporter de la petite nouvelle qui court la rue... oh ! c'est une sinécure !

— Et très payante même... sourit l'avocat.

—Payante ?

—Je crois bien douze dollars la semaine. Une fortune, quoi !

—Que tu dévores chaque semaine ?

—Parfaitement, que dis-je férocement ! Je trouve même l'opportunité de m'endetter quelque peu, ou, tout au moins, de tirer cinq ou six dollars sur la semaine qui vient. N'est-ce pas que c'est magnifique ?

—Mon cher Alban, il ne tient qu'à toi de monter plus haut, vers de plus forts appointements.

—Ce n'est pas à moi que cela tient, c'est au Directeur du journal. J'ai beau solliciter l'honneur d'être placé à la garde colonne, nenni ! "Faites vos preuves !" me retorque l'ironique Directeur.

—Il a raison.

—Certes, certes. . . . et pour lui donner raison je ne cesse de chercher "mes preuves".

—LA FEMME D'OR, peut-être que tu cherches ?

—Ah ! ne m'en parle plus de ta FEMME D'OR . . . elle demeure introuvable depuis le soir. . . .

—En vérité ?

—J'ai fouillé Montréal, des bas-fonds aux hauts sommets

—Tu n'as rien trouvé ?

—Rien de rien. . . c'est désespérant.

L'avocat se mit à rire.

—Ainsi, dit-il, en attendant que tu aies mis la main sur LA FEMME D'OR, tu viens faire la critique de la grande Sarah ?

—Tu te trompes grandement encore si tu penses que c'est moi qu'on a chargé de cette haute et délicate mission. Pas du tout. Je te répète que je cours la petite nouvelle seulement, et non la grande ! Mais dis donc, Audet, on ne fait que parler de moi. . . sais-tu ce que je me suis laissé dire ?

—Je me le demande déjà.

—C'est Lavoie qui m'a soufflé la petite nouvelle.

—Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda l'architecte qui, depuis un moment, s'amusait à lorgner au passage les jolies canadiennes.

—Quoi ! la nouvelle au sujet d'Audet . . . tu sais bien ? En même temps que ces paroles le reporter clignait de l'oeil à son ami.

—Bon je me rappelle, répondit l'architecte.

—Qu'est-ce donc ! ? interrogea l'avocat très curieux.

—On vous accuse, maître, de briguer le . . . comment dirais-je ?

—Le suffrage féminin ! — déclara le journalisme en riant.

L'avocat éclata de rire.

—J'espère bien, dit-il, que tu ne vas pas me mettre dans la petite colonne ?

—Tu préfères la grande colonne ?

—Mettons que je ne préfère rien du tout.

—Alors, rien de fondé, rien de vrai dans la nouvelle ?

—C'est-à-dire, rien de définitif, mon cher.

—Dites donc vous autres ! s'écria l'architecte, allez-vous passer la veillée ici ? ! Il est huit heures et le rideau est sur le point de lever.

—Entrons ! — proposa l'avocat.

Les trois amis pénétrèrent dans le théâtre

en jouant des coudres pour se livrer passage dans la masse humaine qui devenait plus compacte de minute en minute.

La représentation annoncée pour huit heures ne commença qu'à huit heures et demie.

Sarah Bernhardt, ce soir-là, jouait LA SORCIERE, de Sardou.

Dès son apparition sur la scène elle fut applaudie avec frénésie. Le théâtre était bondé, toutes les loges étaient remplies à leur capacité. Pourtant une des loges du balcon, à gauche, demeurait vide. Des spectateurs, qui n'avaient pu se procurer des sièges et qui demeureraient debout, demandèrent l'autorisation d'occuper cette loge. On leur répondit que c'était impossible, vu que la loge avait été retenue.

En effet, entre le premier et le deuxième acte, on vit une femme très élégante, revêtue d'une mante fourrée d'hermine, et précédée d'un placier descendre le couloir vers la loge inoccupée. La femme pénétra dans sa loge, laissa tomber sa mante fourrée d'hermine sur le dossier d'un fauteuil, prit sa lorgnette et son éventail et vint s'asseoir près de la rampe. Tous les spectateurs avaient tourné les yeux vers cette femme. Les conversations engagées s'étaient soudainement tuées. Pour un moment Sarah Bernhardt était oubliée. . . on ne s'occupait plus que de la belle jeune femme. C'était une magnifique blonde aux cheveux dorés, et sa robe était de la couleur de l'or, sa lorgnette était d'or, son éventail était d'or. . . tout était or chez cette femme !

Celui des spectateurs qui avait paru le plus frappé par cette apparition avait été probablement Alban Ruel, le reporter. Il était dans le balcon de droite et faisait presque vis-à-vis avec la femme inconnue. Il était devenu simplement livide, et ses regards laissaient échapper des lueurs fauves.

Il se pencha à l'oreille de l'architecte et murmura d'une voix méconnaissable :

—LA FEMME D'OR !

Lavoie lui-même paraissait frappé de stupeur et de vertige.

—N'est-ce pas une hallucination ? demanda-t-il.

—Mais non. . . vois donc : tout le monde a les yeux sur cette femme !

—Tiens ! fit le jeune architecte, on dirait qu'elle dirige sa lorgnette par ici !

En effet, la jeune inconnue, dont la beauté créait un éblouissement, venait très délibérément d'élever sa lorgnette d'or à ses yeux, et elle passait en revue les spectateurs de la galerie et des balcons. Puis, la lorgnette parut se fixer sur un point unique : le balcon de droite.

Alban Ruel poussa du coude son compagnon et lui souffla ces mots :

—On dirait que c'est toi ou moi qu'elle lorgne ainsi !

—Diable ! fit Lavoie en rougissant, elle sourit !

Le reporter suait à grosses gouttes, et de livide qu'il était la minute d'avant, il devint rouge comme la crête d'un coq.

—Jour de Dieu ! balbutia-t-il, c'est moi qu'elle regarde. . . c'est à moi qu'elle sourit !

Il allait s'évanouir ou de plaisir ou d'épouvante. . . Mais, à la même seconde le thé-

âtre tomba dans l'obscurité: le rideau levait sur le deuxième acte de LA SORCIÈRE.

Alban Ruel n'eut pas conscience des scènes de ce deuxième acte; pas une seconde il ne détacha son regard de la loge de la FEMME D'OR. Et à tout instant on aurait pu l'entendre murmurer:

—Oh! cette femme m'attire. . . je sens que j'aime cette femme!

Après le deuxième acte dès la tombée du rideau, alors que toute l'assistance applaudissait avec une nouvelle frénésie, Alban Ruel sans un mot à son compagnon quitta son siège, et avant que les lumières fussent faites, se rua pour ainsi dire dans le passage menant à l'arrière de la galerie et de là se dirigea vers la loge de la femme mystérieuse.

Il dut se faire jour au travers des spectateurs qui, debout dans le couloir, formaient une masse presque infranchissable.

Enfin, après une lutte glorieuse, il arriva à la loge qui l'attirait si mystérieusement. D'une main fébrile il écarta les rideaux de l'entrée, puis il jeta à l'intérieur de la loge un regard ardent. Il tressaillit violemment, pâlit, recula, chancela. . .

La loge était vide!

## CHAPITRE II

### Deuxième apparition

Désappointé, la tête perdue, l'esprit en tumulte, Alban Ruel refit le chemin qu'il venait de parcourir, et sortit du théâtre afin de se rafraîchir et d'éclaircir ses idées.

Dehors il retrouva son ami l'architecte qui fumait une cigarette.

—Eh bien? interrogea Lavoie.

—Rien . . . sa loge était vide.

—Sa loge était vide! fit Lavoie avec étonnement.

—Tu ne l'as pas vue quitter sa loge?

—Mais elle ne l'a pas quittée!

—Es-tu fou? s'écria le reporter.

—C'est toi qui est fou, je pense. Je t'ai vu pénétrer dans la loge et j'ai vu la femme mystérieuse se lever pour te recevoir. . .

—Allons donc!— tu as rêvé!

—Et alors, je suis venu t'attendre ici pour avoir des nouvelles.

Le reporter se mit à rire.

—Mon cher ami, dit-il nous avons rêvé tous deux, car la FEMME D'OR ne m'a pas reçu, par le simple fait qu'elle n'était pas là.

—Je n'y comprends plus rien, déclara l'architecte.

—Eh bien! moi je crois comprendre que quand tu l'as vue se lever, c'était non pour me recevoir, mais pour sortir de sa loge.

—Mais par ou diable aurait-elle pu passer?

—Je me le demande.

—C'est mystérieux . . . Est-ce que cette femme possède le don ou le pouvoir de s'évaporer! C'est peut-être une sorcière!

—Et heureusement qu'on ne soit pas au temps de l'Inquisition! se mit à rire Alban.

—Ma foi! répliqua l'architecte en riant à son tour, il me semble que de reporter tu es en train de passer inquisiteur!

—Que veux-tu. . . je me sens attiré malgré moi vers cette inconnue. A propos, as-tu vu

Audet?

—Il est sorti au premier acte, et je ne l'ai pas revu.

—Gageons qu'il est à la poursuite de LA FEMME D'OR!

—C'est possible. Tu l'as joliment nargué et il a bien pu se formaliser. Il n'y a rien d'impossible qu'il tente tout pour pénétrer les secrets de cette femme et la conquérir pour lui-même après l'avoir fauché l'herbe sous le pied.

—C'est très possible, en effet, répliqua Alban en riant. Pauvre Audet! je voudrais bien lui jouer le tour. . .

—Tiens! fit tout à coup Lavoie, regarde. . .

—Quoi donc?

—Cette femme qui passe sur le côté opposé de la rue!

Le reporter tressauta.

—C'est elle! dit-il dans un souffle.

—Un moment, il demeura comme médusé! Il considérait la jeune femme, très gracieuse et très vive d'allure, marcher dans la direction de l'Est. Elle était toujours drapée dans sa mante d'hermine.

—Allons, murmura Alban, il ne faut pas qu'elle m'échappe cette fois. Après le théâtre Paul, tu m'attendras chez Gravel!

Et il partit à la suite de la femme inconnue, qui franchissait, à cette minute, la rue Cadieux. Le reporter laissa entre elle et lui une distance suffisante pour ne pas attirer l'attention de la jeune femme.

Celle-ci arrivée à l'angle de l'avenue Hôtel de Ville, traversa la chaussée et s'engagea sur cette avenue. Le reporter s'y engagea aussi peu après. Bientôt il vit l'inconnue tourner sur la rue Demontigny du côté de l'Est. Pour ne pas perdre de vue la jeune femme il prit sa course et arriva juste à temps pour voir celle-ci ouvrir une porte, donnant sur le trottoir, entrer et refermer la porte.

En quelques bonds le reporter se trouva devant la même porte. Là, il s'arrêta un peu haletant et considéra la maison devant laquelle il se trouvait. C'était une maison n'ayant qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée. En bas, c'était une épicerie déserte et sombre à cette heure. Et là-haut l'unique étage était également sombre et silencieux. Alban Ruel prit une allumette et regarda le numéro au-dessus de la porte. Ce numéro était à demi effacé et illisible.

Il demeura hésitant pendant quelques minutes. Puis très doucement il tourna le bouton de la porte et poussa. A sa grande surprise la porte s'ouvrit. Il entra dans un petit passage très obscur donnant sur un escalier conduisant à l'étage supérieur. Là encore il parut hésiter.

—Allons! se dit-il au bout d'un moment, je ne suis pas venu ici pour rien! Je veux voir cette femme!

Il monta l'escalier en étouffant ses pas.

Après avoir conté seize marches il se trouva en face d'une autre porte.

Un moment il prêta l'oreille. Pas un bruit à l'intérieur. Il examina le trou de la serrure. Pas un filet de lumière.

Alors il se décida de frapper.

Il frappa trois petits coups légèrement espacés.

Il attendit, le cœur battant la charge. Bientôt il crut percevoir un pas menu à l'intérieur.

Un mince rayon de lumière filtra par le trou de la serrure. Le pas se rapprocha de la porte.

Puis une voix douce, divinement timbrée, une voix qui fit tressaillir le reporter jusqu'aux fibres les plus reculées de son être, demanda :

—Qui est là?!

Il sembla à Alban Ruel qu'il avait entendu déjà cette voix et que cette voix était celle de la FEMME D'OR.

Il se sentit défaillir... Mais, par un effort de volonté, il retrouva immédiatement son audace.

—Madame, répondit-il d'une voix peu assurée cependant, je suis chargé d'une communication très pressée. . . .

—Pour moi?

—Oui, madame.

Il saisit une légère exclamation de surprise et entendit aussitôt une clef tourner dans la serrure. La minute d'après la porte s'ouvrit.

Le reporter demeura bouché bée devant la jolie petite brunette qui lui souriait.

—Donnez-vous donc la peine d'entrée, monsieur!

Alban Ruel ne bougea pas. . . Ses regards ahuris se promenaient dans l'intérieur de l'appartement sur un tas d'objets très singuliers pour lui: il apercevait tout le matériel et tous les accessoires d'un atelier de modiste!—

Allons! il s'était trompé de porte, voilà tout!

Confus, gêné, très troublé même devant cette jolie brunette qui ne cessait de lui sourire, le reporter bredouilla quelques excuses, s'inclina assez gauchement, et descendit l'escalier. Il était tellement troublé, ses sens étaient si à l'envers qu'il manqua une marche vers le milieu et dégringola le reste de l'escalier.

Un petit rire moqueur retentit.

Mais Alban ne l'entendit pas. . . . déjà il était dehors, et hors de raison et de raisonnement.

Mais de suite la fraîcheur de la nuit le rappela à lui-même.

Il s'avoua qu'il s'était trompé de porte, que la mystérieuse inconnue avait disparu par une autre porte que celle-ci.

Il se mit à explorer le voisinage. Mais rien ne put lui confirmer qu'il s'était trompé.

—C'est pourtant la bonne porte! murmura-t-il.

Distrait, l'esprit très préoccupé de cette méprise, le reporter refit son chemin vers le Théâtre-Français.

Là, il s'aperçut que le théâtre était fermé.

—Diable! murmura-t-il, quelle heure est-il donc?

On ne voyait plus que quelques rares passants sur la rue Sainte-Catherine. Le reporter consulta sa montre et constata que la douzième heure de nuit était passée.

—Allons chez Gravel! se dit-il. J'y trouverai sûrement Lavoie.

Il n'avait qu'un pas à faire. L'instant d'après il était en train de vider un verre avec

l'architecte auquel il racontait sa méprise et sa déconvenue.

### III

#### TROISIÈME APPARITION

—Je commence à croire, dit l'architecte, que notre ami Audet avait raison de dire que cette femme est insaisissable. Mais qui donc peut-elle être? A coup sûr, nous ne lui sommes pas inconnus!

—Voilà le point qui m'intrigue surtout. Je suis certain qu'elle nous a regardée... qu'elle m'a souri, fit le reporter avec une physionomie perplexe.

—Cela pourrait s'expliquer ainsi: elle connaît Audet et nous sait ses amis.

—Mais pour quel motif se conduit-elle d'une façon si bizarre avec nous? Si elle désire établir des rapports avec nous, pourquoi fuit-elle dès qu'on l'approche?

—Elle redoute peut-être les regards ou l'indiscrétion des curieux, et elle tente de l'entraîner chez elle en indiquant le chemin à suivre. Es-tu sûr d'avoir ouvert la bonne porte au moins?

—Oui... je le jurerais sur mon âme. Il n'y avait pas une autre porte là donnant de plain-pied sur le trottoir. A gauche, c'était l'épicerie; je suis certain qu'elle n'est pas entrée là. A droite, il y a une étroite ruelle, puis une maison de rapport. Mais cette maison est écartée du trottoir, et pour arriver à la porte d'entrée, il faut monter sur un perron de cinq ou six marches. Je suis encore certain qu'elle n'est pas entrée dans cette maison de rapport.

—Alors, toi, tu es entré chez la PETITE MODISTE? se mit à rire l'architecte.

—Oui. Et tu vois d'ici la figure que j'ai faite.

—Et elle donc?

—Je ne l'ai pas beaucoup regardée. Mais je sais que c'est une jolie petite brunette et, ma foi, j'aimerais assez la connaître un peu plus et lui dire un mot d'amour ou deux.

—Reste à savoir si elle s'intéresserait à tes discours amoureux.

—Bah! pas une fille ou femme ne ferme l'oreille aux roucoulements, du moment que celui qui roucoule sait s'y prendre!

—Cela est possible auprès d'un bon nombre du sexe. Mais il paraît que LA PETITE MODISTE DE LA RUE DEMONTIGNY n'est pas de cette catégorie.

—Quoi! est-ce que tu la connais?

—Un peu... par ce que m'en a dit ma soeur. C'est la couturière de ma soeur.

—Vraiment? Pourquoi l'appelles-tu LA PETITE MODISTE de la rue DEMONTIGNY? N'a-t-elle pas un autre nom?

—Oui, elle a un autre nom. Mais c'est ainsi qu'on l'appelle à cause de sa gentillesse. Ensuite, si tu l'as un peu regardée, elle est menue, d'une petite taille... oh! ça ne l'empêche pas d'être très élégante.

—Mais son nom... le vrai?

—Mademoiselle Buchet.

—Buchet?

—Oui... elle est française. Mieux que cela, elle est parisienne.

—C'est-à-dire qu'elle l'était.

—Oui, mais elle a perdu un peu de son accent de Paris. Ma soeur me dit qu'on la prendrait pour une vraie petite canadienne.

—C'est égal, et quoi que tu m'en dises, Je veux la revoir cette petite modiste !... Mademoiselle Buchet... Vraiment elle m'a fait un effet...

—Veux-tu que je te fasse présenter par ma soeur ?

—Non... Je n'aime pas les intermédiaires. Merci. Mon métier de reporter, tu sais, me permet de m'introduire là où un autre ne serait qu'un vulgaire intrus. C'est un Sé-sarme !

—C'est vrai. Eh bien! je te souhaite bonne chance, se prit encore à rire l'architecte.

—Pourquoi ris-tu ?

—Je te trouve drôle simplement. D'abord, tu ne penses qu'à LA FEMME D'OR, et, du moment que celle-ci t'échappe, tu te jettes sur une autre. Ensuite, il me semble, que tu as juré à Audet que tu finirais par savoir ce qu'est cette FEMME D'OR.

—Penses-tu que je l'ai déjà oubliée ?

—Tu y tiens donc encore ?

—Plus que jamais, mon cher. LA PETITE MODISTE n'est ici qu'un intermède. Et puis, qui nous dit que cette petite modiste n'est pas la couturière de LA FEMME D'OR ?

—C'est possible, ou mieux ce n'est pas impossible.

—Alors, tant qu'une impossibilité n'a pas été bien et dûment démontrée, il reste toujours des chances qu'il ne faut pas négliger. Seulement, ce qui m'embête pas mal, c'est la piste que j'ai perdue ce soir. Mais je vais avoir l'oeil sur la rue Demontigny, c'est moi qui te le dis. En attendant, allons manger un morceau, j'ai une faim de tigre.

—Où allons-nous ?

—Au Restaurant Royal près de l'avenue Hôtel de Ville. L'endroit est nouvellement établi et je me suis laissé dire qu'on y mange excellemment.

—Allons !

—Et puis, je veux de là téléphoner à Audet, ajouta le reporter.

—Pourquoi ?

—Pour lui demander s'il a vu LA FEMME D'OR, ou pour savoir s'il s'est mis sur la piste de nouveau.

—Allons donc au Restaurant Royal !

Moins de cinq minutes après les deux amis pénétraient dans le restaurant qui, à cette heure de nuit (il était une heure), était désert.

Les deux amis, dédaignant de s'installer dans l'un des petits salons particuliers aménagés à une extrémité du lieu, près des cuisines, prirent place à une table de la salle commune.

Une jeune fille, faisant le service de nuit, vint se mettre à la disposition des jeunes gens.

Pendant qu'elle installait le couvert et les aliments commandés, le reporter alla au téléphone placé dans un petit cabinet.

En quelques minutes il fut mis en communication avec Jacques Audet.

—Je ne pensais pas te trouver chez toi, Audet, dit le reporter.

—Pourquoi ?

—Je te croyais lancé à la poursuite de LA FEMME D'OR !

—Ne t'ai-je pas dit que j'y avais renoncé depuis belle lurette ?

—Mais tu l'as revue ce soir au théâtre ?

—Dans sa loge du balcon ? Certainement.

—Elle ne t'a pas regardé ?

—Elle ne pouvait me voir facilement, je me trouvais placé au milieu du parterre.

—C'est vrai. Peux-tu deviner ce qui m'est arrivé ?

—Non. Quoi donc ?

—Elle m'a regardé !

—Vrai ?

—Elle m'a souri !

—Bigre! tu es donc dans ses bonnes grâces ? se mit à rire Audet.

—Pas encore. Après l'acte je me suis rendu à sa loge.

—Tu est plus qu'audacieux !

—Non... la loge était vide !

—Ah bon....

—Pas si bon que ça... j'ai été désappointé... mais désappointé...

—Ensuite ?

—Je l'ai revue sur la rue au sortir du théâtre.

—Tu l'as suivie ?

—Exactement.

—Après ?

—Tu ne devines pas ?... Elle m'a glissé entre les doigts comme une anguille !

Audet se mit à rire.

—Qu'est-ce que je t'avais dit? Mon vieux, écoute mon conseil: laisse cette femme mystérieuse à ses affaires ! Prends garde... surtout au panneau ! Bonsoir... je me recouche.

Alban Ruel voulut répliquer, mais la communication se trouva interrompue.

Le reporter revint à son compagnon qu'il mit au courant de son dialogue avec Audet.

—Je suis de l'avis de notre ami, Alban, dit l'architecte. Prends garde d'aller te fourrer dans quelque piège d'où tu ne pourrais sortir que fort éclopé !

—As-tu peur, toi aussi, de cette femme ?

—Je ne craindrais que le ridicule.

—Oh! je t'assure qu'on ne se moquera pas de moi. Oui, plus que jamais je tiens à savoir quelle est cette femme... j'y tiens, je le saurai! Rappelle-toi mes paroles !

Sur ce, les deux jeunes gens se mirent à manger avec le bel appétit de cet âge. Tous deux étaient assis face à face, et Alban Ruel tournait le dos aux petits salons particuliers. Or, au moment où les deux amis allaient achever leur souper, une femme sortit de l'un des petits salons... une femme très jeune, très belle, très élégante sous sa cape fourrée d'hermine.

C'est d'un pas dégagé qu'elle passa près des deux convives sans paraître les remarquer. Alban, lui tournant le dos, ne l'avait pas vue. Quant à l'architecte, ayant le nez dans son assiette, il ne la vit pas tout de suite. Mais quand elle approcha de la table, en passant, sa mante soyeuse frôla l'épaule du reporter.

Celui-ci dressa la tête.

A la même minute Paul Lavoie levait les

yeux, et ses regards croisèrent les regards de la femme. Et cette femme souriait à l'architecte. Lui, très ému, rougit et baissa les yeux. La femme passa.

Alors le reporter put considérer l'élégante silhouette qui marchait vers la sortie.

Vivement il se pencha vers Lavoie et bêgaya :

—C'est elle, n'est-ce pas ?

—LA FEMME D'OR...oui!

—Attends-moi ici, demanda le reporter en se levant. Je jure ma tête que cette fois je saurai bien quelque chose.

La femme mystérieuse était sortie.

Le reporter s'élança à son tour hors du restaurant.

Fin de la Première Partie.

DEUXIEME PARTIE

LE BOUDOIR VERT.

I

Vertige d'amour et vertige d'épouvante.

Dehors, le reporter n'eut que le temps de voir la jeune femme s'engager sur l'avenue Hôtel de Ville. Il partit à sa suite. Et comme elle avait fait quelques heures auparavant, l'inconnue tourna sur la rue Demontigny. Alban Ruel, pour ne pas la perdre de vue, partit au pas de course. Il arriva à temps à l'angle de la rue Hôtel de Ville et de la rue Demontigny pour voir la jeune femme entrer par cette porte qui avoisinait celle de l'épicerie.

—Allons! se dit-il avec une joie furieuse, cette fois je suis sûr de ne pas me tromper de porte. Mais que diable va-t-elle faire chez LA PETITE MODISTE ?

N'importe ! Ce n'était pas le temps de résoudre les problèmes compliqués. Quand il arriva devant la maison, il entendit claquer la porte de l'étage supérieur.

Vivement il entra, grimpa lestement l'escalier et, juste à la minute où il entendait une clef tourner dans la serrure, il saisit le bouton de la porte et presque violemment il la poussa devant lui.

Alors il s'arrêta, stupéfait, sur le seuil d'un joli boudoir doucement éclairé par quatre candélabres à verre rose disposés chacun aux quatre murs de la pièce. Mais dans ce boudoir il n'y avait personne. Sa stupéfaction grandit. Il promena un regard peu sûr sur le mobilier et les décorations. Il remarqua que ce mobilier était de nuance verte, que les tentures étaient vertes, que les murs étaient verts, le plafond vert, que tout, enfin, hormis le globe rose des candélabres, était vert dans ce petit boudoir.

Attiré par une force invincible, le reporter entra et referma la porte après lui.

A la même seconde les candélabres s'éteignirent et le journaliste se trouva pris dans une obscurité complète.

De suite il ressentit par tout son être une vive émotion très voisine de la peur. Instinctivement il chercha des doigts le bouton de la porte qu'il venait de fermer. Ses doigts ne touchèrent que des tentures quelconques. Des mains il se mit à fouiller fébrilement l'obscurité, il tâtonna tout autour

de lui, mais la porte qu'il cherchait demeurait introuvable.

Alors il prêta l'oreille: aucun bruit. Partout un silence solennel régnait. Il frotta une allumette; un souffle invisible la souffla. L'obscurité lui parut plus dense. Cependant, dans cette fugitive lueur de l'allumette, il avait cru remarquer en face de lui des draperies qui semblaient dissimuler une porte. Il frotta une seconde allumette; le même souffle mystérieux l'éteignit. Il sentit ses cheveux se hérissier sur sa tête.

Tout à coup, un juron prononcé par une voix mâle le fit sursauter, et ce juron lui avait paru partir tout près de lui. Coûte que coûte il voulut sortir de ce lieu effrayant. Il marcha dans la direction des draperies qu'il avait aperçues, il marcha à tâtons, tremblant. Puis il s'arrêta, très curieux au bruit singulier entendu. Il écouta. Mais ce bruit il ne pouvait le définir. Mais de suite il perçut distinctivement la chute d'un corps humain, et de suite aussi des sanglots comprimés, des pleurs, des gémissements. La voix qui pleurait lui sembla une voix féminine...c'était quasi une voix d'enfant.

L'indignation souffla au cerveau du reporter. Quoi ! là, tout prêt de lui, on se permettait de faire souffrir une femme ? Non... cela ne serait pas ! Alban Ruel fut saisi par l'héroïsme. Sa force et sa vigueur d'homme, il les devait au sexe plus faible ! Protéger la femme était honneur et gloire ! Pour lui, une femme c'était un être qu'on ne pouvait toucher que du bout du doigt comme une chose sacrée ! Mais là, un brutal torturait une femme !

—Oh! murmura-t-il indigné, il faut que j'arrache cette femme à son bourreau !

Il s'élança vers les draperies entrevues. Il tripota de ses mains fébriles du noir d'encre, puis il buta contre un objet quelconque, tomba, donna de la tête sur un meuble, roula sur le tapis du boudoir. De suite il tenta de se relever...mais à cette même seconde il sentit une robe de femme, une robe délicieusement parfumée, frôler sa figure. Il étendit une main, mais à l'instant quelque chose de très lourd lui tomba sur la tête et le terrassa. De nouveau il s'écrasa sur le tapis et s'évanouit.

Il ne put entendre le sombre ricanement qui venait d'éclater à ses oreilles.

Une lumière très vive brilla tout à coup. Alban Ruel ouvrit des prunelles très lourdes, et ses regards éblouis se posèrent sur une apparition de rêve.

Il se voyait à ce moment couché sur une ottomane, et en face de lui le mur s'était, pour ainsi dire, fendu, puis écarté, et dans l'ouverture violemment éclairée par une lumière invisible, dans un rayonnement d'or, une femme apparaissait comme dans une apothéose céleste. La femme, jeune et de toute beauté, demeurait immobile comme un bloc de bronze, mais ses lèvres rouges souriaient doucement, et ses regards, à demi voilés par de longs cils d'or, d'une douceur angélique, aux effleuves magnétiques et caressants, se posaient sur le journaliste.

Oui, ce ne pouvait être qu'un rêve !

Oui, c'était ce bloc d'or, dont Jacques Audet lui avait fait la description. Et ce soir-là, Alban Ruel, après s'être couché, rêvait de ce bloc d'or ! Il rêvait de la FEMME D'OR ! Il rêvait qu'elle lui apparaissait comme elle était apparue aux yeux émerveillés de Jacques Audet, lorsqu'il avait été précipité, un soir, dans une cave et sur un monceau d'os humains !

—Oh ! je rêve... je rêve ! se répétait mentalement Alban Ruel.

Et pourtant il frémit.

—Non... je suis éveillé ! se dit-il.

Il se souleva sur un coude comme pour s'assurer de la réalité du fait qui se passait. Car il venait de voir la statue bouger ! Car LA FEMME D'OR venait, en accentuant son sourire, de poser un doigt—et quel doigt—sur ses lèvres souriantes.

Et le reporter comprit que cela voulait dire :

—Silence et discrétion !

Il se dressa promptement pour tendre les bras à cette femme vers laquelle il se sentait attiré par une puissance surhumaine.

Mais il demeura immobile et tremblant dans la soudaine noirceur qui venait de se faire. L'apparition s'était dissipée. De cet instant un énorme silence pesa terriblement sur la tête alourdie du journaliste.

Il demeurait-là, debout, comme statufié, quand il sentit une main chaude et moite—une toute petite main dont il aspira le parfum—saisir l'une de ses mains. Il tressaillit, son sang bouillonna, ses artères battirent, il eut un vertige ! Puis il crut entrevoir un ciel, quand une voix, à peine murmurante, douce, si douce qu'elle n'était qu'un souffle et un souffle plein de parfums enivrants, lui dit à l'oreille :

—Asseyez-vous près de moi, mon ami ! Ah ! comme je vous ai attendu longtemps ! Je désespérais de vous revoir !

La folie monta au cerveau du reporter.

Incapable de prononcer une parole, la gorge étreinte par une émotion indéfinissable, le cœur défaillant, la tête brûlante, Alban jeta les bras en avant comme pour ensermer la taille exquise qu'il devinait, qu'il sentait à sa portée.

Mais rien ! Ses bras ne rencontrèrent que du vide noir !

Un gémissement passa entre ses lèvres. Une effroyable déception le supplicia. Du fond de sa poitrine il sentit monter jusqu'à sa gorge un cri de rage. Mais ce cri s'étouffa. La même voix chaude et caressante disait encore à son oreille :

—Asseyez-vous donc, Alban, vous êtes malade ! Il faut vous reposer ! Ne m'aimez-vous donc pas un peu ?

—Vous aimer !... balbutia Alban. Mais où êtes-vous donc ?

—Près de vous, mon ami... tout près ! Voici ma main que vous avez abandonnée ! Je suis assise sur cette ottomane !

—Sur cette ottomane !... C'était comme l'écho des paroles qu'il venait d'entendre qui s'échappait des lèvres d'Alban.

—Tenez, voici ma main ! reprit la voix inconnue.

Alban, de nouveau, sentit sa main droite

caressée par la main fine d'une femme. Un nouveau vertige le fit chanceler.

—Oh ! de grâce, madame, faites un peu de lumière que je vous vois !... que j'adore votre beauté !

—Ma beauté est fatale à qui la regarde !

—Qu'importe ! vous voir encore... et mourir, s'il faut !

—Vous êtes trop jeune pour mourir, Alban !

En même temps il se sentit attirer doucement par deux mains qui le contraignirent à s'asseoir, deux mains qui brûlèrent les siennes. Maintenant il sentait un autre corps humain près du sien, un corps dont la délicieuse chaleur et les discrets parfums l'enivraient davantage.

Il répliqua :

—Mourir dans vos bras, ne serait pas mourir ! Et, cependant, il me semble que je vais mourir... ma tête fait atrocement mal !

—Vraiment ?... Attendez ! Je vais vous servir une liqueur qui fera de suite dissiper le mal et qui, en même temps, stimulera votre amour pour moi.

—Ah ! je ne pourrai vous aimer davantage !

—Attendez !

La main qui serrait la sienne se détacha, l'ombre humaine qu'il sentait près de lui s'éloigna. Dans l'obscurité impénétrable et dans le silence sépulcral qui l'entourait, Alban Ruel tendit l'oreille curieusement. Mais rien ne troubla le silence. Et il se passa à peine une minute que la même voix si troublante disait :

—Prenez ceci, Alban et buvez, cela vous fera du bien.

—Oh ! divinité... qui es-tu donc ?

—Prenez ! Mais vous ne boirez pas tout, car je veux connaître votre pensée !

—Ma pensée ! Ne la connaissez-vous pas tout entière ?

—Qu'importe ! je veux tremper mes lèvres là où les vôtres auront trempé !

—Ah ! c'est un songe de Paradis !

—Ce n'est pas un songe. Buvez !

Le jeune homme saisit le verre qu'on lui mettait dans la main. Il se pencha vivement, colla ses lèvres sur la main, frissonna, porta le verre à sa bouche et but à longs traits une liqueur qui lui parut divine.

—Ne buvez pas tout ! commanda la femme mystérieuse.

—O nectar ! murmura Alban. Non... je n'ai vidé la coupe qu'à moitié.

—Merci. La main inconnue prit le verre. Une minute se passa. Puis, de nouveau, la même main prit la main droite d'Alban. A ce nouveau contact il s'écria :

—Dites-moi votre nom, déesse que je ne peux admirer !

—Vous le savez mon nom.

—Je le devine seulement.

—Ça ne vous suffit pas ?

—Non. De vos lèvres l'entendre me sera comme un aveu d'amour !

—Je m'appelle LA FEMME D'OR !

Alban tressaillit violemment. Un souvenir, comme très lointain, traversa son esprit en un choc d'éclair. Il lui semblait tout à coup que cette voix ne lui était pas inconnue.

Où l'avait-il entendue déjà ? Il se le demanda vainement.

—LA FEMME D'OR! balbutia-t-il en extase.

Et, pourtant, à cette même seconde, sans qu'il pût dire pourquoi, sans la moindre raison, une sorte d'épouvante le mordit au cœur.

Mais la voix de la femme inconnue parlait :

—Oui...vous me reconnaissez, n'est-ce pas ?

—Je vous ai vue trois fois ce soir !

—Trois fois je vous ai souri!

—Mais je veux voir encore votre sourire... je veux voir...je veux voir ! s'écria Alban en délire.

—Chut! pas si fort, mon ami!

—Pourquoi? Quel est tout ce mystère ? Pourquoi ne faites-vous pas un peu de lumière ?

—Il n'y a aucun mystère, Alban. Mon mari est là ! Il est ivre, c'est vrai; mais on ne sait pas...il pourrait entendre. Et alors..

—Alors ?

—Il pourrait vous arriver malheur !

—Vous êtes mariée ?

—Hélas !

—Pourquoi ? Hélas !

—On m'a contrainte à ce mariage !

—Vous n'aimez pas votre mari ?

—C'est un bourreau !

—Le misérable !

—Vous n'y pourriez rien: il est terrible et très dangereux.

—Fuyez-le !

—Il me retrouverait.

—Je vous défendrai !

—Il vous tuerait.

—Oh! moi, je le tuerais plutôt! Oui, je le tuerais, je le tuerais pour vous posséder! Car je vous aime de toute la force de ma jeunesse! Car je vous aime jusqu'au crime ! Car je vous aimerais jusqu'en enfer !

Un ricanement doux et peut-être moqueur résonna à ses oreilles.

—Oh! ne ris pas...tu m'exaspères !

—Calmez-vous !

—Je veux te voir, te dis-je !

—Pas ce soir...plus tard !

—Cela veut dire jamais ! Et bien! donne-moi tes lèvres en attendant !

—Non...

Alban cette fois, réussit à saisir l'inconnue à la taille, et il la serra avec force sur lui.

—Laisse-moi, Alban... de grâce laissez-moi !

Le jeune homme sentait la jeune femme se débattre avec vigueur dans ses bras.

—Tes lèvres! fit Alban dans un délire d'amour.

—Non...non...

—Je le veux, quand je devrais mourir après !

—Qu'oses-tu dire ?

—Tes lèvres, te dis-je !

Et alors, par un effort brutal il approcha son visage, se pencha férocement et ses lèvres desséchées se posèrent durement sur les lèvres humides et chaudes.

L'inconnue poussa un cri de désespoir. Brusquement elle s'échappa des bras qui

l'enserraient et cria, comme si l'épouvante l'avait dominée:

—Malheureux! malheureux! qu'avez-vous fait !

—J'ai baisé tes lèvres de déesse, ô femme! s'écria Alban emporté par la folie des sens.

—Malheureux! mes lèvres sont empoisonnées !

—Empoisonnées !

Alban s'était soudain dressé, hagard, fou d'épouvante, saisi de rage folle, rage de tigre, et il s'élança, ou plutôt il se rua pour ressaisir l'ombre de cette femme qui, après l'avoir hypnotisé, l'avait empoisonné d'un baiser.

Mais un choc violent contre sa poitrine le fit reculer, un second choc le fit rouler par terre, et, pour la seconde fois, ce soir-là, Alban Ruel, le petit reporter de la petite nouvelle, s'évanouit.

## II

## LE CERCUEIL ROUGE.

Des jurons grossiers, des blasphèmes, des gémissements, des cris de douleur, des ricanements infernaux, des bris de verre ou de cristal, des grincements d'acier, des chocs de métal...tout un vacarme monstrueux tira enfin le journaliste de son évanouissement.

Il ouvrit les yeux et se vit encore dans l'obscurité. Il étendit les mains et ses doigts touchèrent un tapis. Alors il se souvint qu'il était tombé après avoir été frappé à la poitrine deux fois. En effet, sa poitrine faisait mal, il lui semblait que quelque chose de très lourd était posé dessus. Il se souleva des coudes, se mit sur son séant et prêta l'oreille. Le bruit infernal lui parut alors comme une bataille, une bagarre quelconque, et cela semblait se passer dans une pièce voisine. Puis il entendit ces mots:

—Gueuse! hurlait une voix de mâle enragé.

—Tyran! répliquait une voix pleurante de femme.

Le jeune homme saisissait le bruit de coups de pied et de coups de poing.

Chancelant, il se leva tout à fait.

Un filet de lumière filtrait non loin de lui...oh! presque rien! Mais cela lui suffisait pour se guider. Il marcha en tibubant vers le rayon de lumière. Bientôt il toucha des tentures. Lentement il les écarta, et son regard halluciné tomba sur une scène terrible.

Là, sous ses yeux, dans une petite pièce qui ressemblait à une cuisine, deux être humains étaient aux prises. Le jeune homme ne pouvait voir bien distinctement, parce que la pièce n'était éclairée que par une veilleuse. Mais il put voir un homme et une femme. La femme était à demi vêtue, et ce qui lui restait de vêtement n'était que lambeaux. L'homme, espèce de colosse à barbe noire et touffue, le visage coupé par une énorme moustache rouge—ce qui parut fort singulier à Alban—enserrait la taille de la femme, et de son poing dur il frappait de toute sa force.

La femme hurlait.

L'homme vociférait des blasphèmes.

Quelle était cette femme ?

Quel était cet homme ?

Le jeune homme faisait des efforts épuisés pour déchiffrer leurs traits.

Soudain, la brute humaine lâcha sa proie. Le colosse saisit une bouteille sur une table voisine, et, l'élevant, s'apprêta à en asséner un coup sur la tête de la femme.

Et, soudain aussi, cette femme, Alban la reconnut...

C'était LA FEMME D'OR !

Alors, sans réfléchir, poussé par l'instinct ou par la pitié, sinon par la rage, le journaliste fit un bond jusqu'à l'homme à barbe noire et à moustache rouge et le saisit à la gorge.

Mais un rude coup de bouteille sur son front le fit de suite lâcher prise... il s'éroula sur le parquet.

Pour la troisième fois, le petit reporter de la petite nouvelle venait de perdre connaissance.

Quand, cette fois, il sortit de son évanouissement, Alban Ruel se vit encore dans le même boudoir vert faiblement éclairé par un unique candélabre. La lumière diffuse traversant le globe rose ne répandait, en effet, qu'une clarté imprécise. Mais cette clarté suffisait pour lui faire distinguer les choses et les êtres qui l'entouraient.

Ce qu'il vit faillit le faire retourner dans son évanouissement.

Que voyait-il ?

Deux hommes... deux inconnus en costumes d'ouvrier. C'était peu, et pourtant, aux yeux stupéfaits d'Alban, c'était beaucoup. Et ce n'était que deux inconnus ! Oui, mais l'un d'eux s'occupait à disposer des planches sur deux chevalets, à les mesurer de l'équerre, puis à les scier d'égale longueur. C'était encore peu ! Oui, mais l'autre prenait ces planches, les posait sur un établi rangé le long du mur et les varlopaît. Et les deux individus demeuraient silencieux, en ce sens qu'ils ne parlaient pas. C'était toujours peu ! C'est vrai.

Mais tous deux travaillaient fort activement, comme s'ils avaient été pressés de terminer leur nocturne besogne. Et pour s'entraîner à cette besogne, l'un sifflait l'air de la Valse Bleue, l'autre fredonnait une chanson qui, à cette époque, n'avait pas encore tout à fait perdu sa popularité :

Elles sont en or ! Elles sont en or !

Mais que diable pouvaient bien faire ces deux menuisiers !

Le journaliste se le demandait avec une curiosité malade. De ses yeux écarquillés il regardait. Seulement, comme il était étendu sur le dos, sa posture était fort mal séante pour bien voir. Il voulut se dresser. Mais il retomba lourdement. Alors, il s'aperçut que ses mains étaient liées et ses pieds ligotés. Il voulut parler. Il s'aperçut que sa bouche était bloquée par une sorte de poire d'angoisse.

Il demeura comme frappé de stupidité.

Et les deux ouvriers travaillaient toujours sans jeter le moindre regard au jeune hom-

me, sans lui prêter la moindre attention.

La Valse Bleue allait toujours. Ce n'était plus une valse, cela devenait une marche alerte, endiablée. Et plus la valse allait, plus la varlope marchait. C'était du prodige !

Quant à l'autre menuisier, il conservait le même ton et le même temps :

C'est pas du toc,

C'est du maltoc...

Le reporter se sentait emporté vers la folie.

Où était-il ?

Que signifiait cette comédie ?

Car il lui semblait que c'était une vraie comédie !

Où était LA FEMME D'OR ?

Qu'était devenu le colosse à barbe noire et à moustache rouge ?

C'étaient toutes des questions que le pauvre jeune homme ne pouvait résoudre.

Ce n'était pas possible que cette scène fût réelle... assurément il devait rêver !

Mais ce rêve, à la fin, devenait monstrueux !

En effet. Maintenant les deux menuisiers assemblaient les planches luisantes. Ces planches parurent à l'oeil du journaliste du plus beau cyprès.

Il regarda !

La Valse Bleue s'était sensiblement ralentie.

Mais le fredonnement continuait sur la même mesure :

Comme la couronne du Prince Victor !...

Et la chose fabriquée par les deux inconnus prenait forme et corps. Cela ressemblait déjà à une caisse oblongue. Elle pouvait mesurer six pieds en longueur, dix-huit pouces en hauteur, vingt-huit en largeur.

Alban regarda !

Les ouvriers coluaient... la caisse était finie, hormis le couvercle.

Alban ferma les yeux sous l'épouvante qui le mordit : la chose que l'on fabriquait sous ses yeux, c'était un cercueil !

Les coups de marteau résonnaient avec l'air de la Valse Bleue... Puis tout se tut.

Le reporter rouvrit les yeux.

Il vit les deux hommes, maintenant silencieux, armés d'un pinceau chacun, recouvrir les planches de cyprès d'une couche de peinture rouge... d'un rouge qui fit frissonner le jeune homme, un rouge de sang !

Cette chose, cette caisse, oui, c'était un cercueil rouge !

Et ce cercueil rouge était pour lui !

Non... ce n'était pas possible ! Il n'était pas mort ! Il vivait ! Il ne se laisserait pas mettre dans ce cercueil ! On l'avait pensé mort ! Mais lui, il crierait sa vie ! Ah ! non... on ne l'enterrerait pas vivant !

Oh ! horreur... horreur !

Les deux ouvriers, après avoir abandonné leurs pinceaux, s'approchaient d'Alban. L'un saisissait ses pieds, l'autre sa tête, et tous deux l'emportaient vers le cercueil. Alban voulut se débattre : il ne put remuer une fibre ! Il voulut crier, hurler, vociférer : la poire d'angoisse l'étouffait !

Et, à présent, il était déposé dans le cercueil.

Au-dessus de lui, il aperçut des regards étincelants peser sur ses yeux battus d'horreur, il aperçut deux faces grimées des sourires ironiques.

Il perçut cette voix moqueuse:

—Il va être pas mal dans ça !

L'autre voix de répondre non moins moqueuse:

—Il n'aura jamais été si bien casé !

—Faut-il mettre le couvercle de suite ?

—Non... tantôt... quand on ira le porter en terre !

Un sourd ricanement circula dans l'espace silencieux.

Et pour la quatrième fois, le petit reporter de la petite nouvelle s'évanouit !

### III

#### LE COUP DE TELEPHONE

Il était trois heures.

Paul Lavoie, le jeune architecte, n'avait pas quitté le Restaurant Royal; il attendait encore son ami, Alban Ruel.

Il fumait des cigarettes, bâillait, se demandait avec impatience:

—Que fait-il? Va-t-il revenir ? S'il lui était arrivé un accident !... une mésaventure!... Que faire ?... J'ai bonne envie de téléphoner à Audet... Oui, je téléphone, car, vraiment, je suis inquiet.

Le restaurant était tout à fait désert à cet instant. De la cuisine partait le bruit d'une conversation monofone: c'étaient la fille de nuit et le cuisinier.

Lavoie se dirigea vers le cabinet du téléphone.

Après avoir demandé à l'opératrice de nuit la communication avec Audet, il attendit pas moins de dix minutes.

Enfin, une voix enrouée et mécontente parla rudement:

—Eh bien! veut-on me dire si l'on me prend pour un médecin ?

—C'est vous, cher maître ?

—Qui parle ? Du diable si l'on peut se permettre de réveiller les gens honnêtes à cette heure de nuit !

—Ne vous fâchez pas, maître, et je vous demande pardon de vous déranger. Mais je suis dans une telle disposition d'esprit...

—Allons! je reconnais ta voix, Paul. Que se passe-t-il ?

—Alban n'est pas revenu !

—Il n'est pas revenu ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Où est-il allé, d'abord ?

—Il est parti encore après LA FEMME D'OR !

—Hein! LA FEMME D'OR !... encore ? Où l'a-t-il revue ?

—Ici... il y a deux heures environ.

—Ici! Où ?

—Je suis au Restaurant Royal.

—Ah bon! Et tu dis qu'il a vu LA FEMME D'OR au Restaurant Royal ?

—Oui... et il est parti à sa poursuite. Il m'a recommandé de l'attendre ici. Mais je commence à me désespérer.

—Eh bien! lâche-le avec sa FEMME D'OR! Et l'avocat se mit à rire.

—Mais s'il lui était arrivé malheur ?

—Ah bah! s'il est dans les bras de LA

FEMME D'OR, il ne peut trouver que tous les bonheurs. Non... je te conseille de t'en aller chez toi et de dormir sur tes deux oreilles. Bonne nuit!

L'architecte dut bien abandonner l'appareil, et il décida de suivre le conseil du criminaliste.

Mais au moment où il allait sortir du petit cabinet, le téléphone vibra longuement. Lavoie reprit de suite l'appareil pensant que Jacques Audet le rappelait.

—Eh bien? fit-il.

—Est-ce le Restaurant Royal ?

—Oui.

—Est-ce toi, Paul ?

—Oui. Comment ! C'est toi, Alban ?

—Tu reconnais ma voix ?

—Que fais-tu ? Je t'attends depuis deux longues heures. Je commençais à craindre.

—Je suis bien mal emmanché... j'ai besoin de ton aide. Veux-tu venir immédiatement ?

—Ou es-tu ?

—Tu le sais bien... sur la rue Demontigny!

—Chez la Fe...

—Ne prononce pas ce nom ! Viens vite... sinon, je suis peut-être perdu !

—J'y cours. Cinq minutes, et je serai là!

Très pâle, effrayé, appréhendant quelque terrible malheur, le jeune architecte s'élança hors du petit cabinet, et bientôt hors du restaurant.

Il prit sa course vers la rue Demontigny.

En moins de cinq minutes il était devant la porte dont lui avait parlé le reporter. Cette porte, il l'ouvrit d'une main nerveuse, entra, grimpa l'escalier et se trouva bientôt devant la porte de l'étage supérieur.

Avant d'essayer cette porte, il prêta l'oreille. Pas un bruit à l'intérieur. Il tourna le bouton d'une main tremblante, la porte s'ouvrit. Mais sur le seuil de cette porte le jeune homme demeura frappé d'horreur.

Devant lui se dressait une chambre mortuaire.

Au centre de la chambre et sur deux chevaux reposait un cercueil rouge. De chaque côté du cercueil, un cierge flambait. Pas un meuble, pas une chaise, et les murs étaient tendus de draps noirs. Il frissonna.

Puis, malgré lui, malgré son épouvante, il se haussa sur la pointe des pieds, jeta un regard éperdu dans le cercueil, et il vit...

Mais il chancela, ses yeux se fermèrent, il s'agrippa au cadre de la porte pour ne pas tomber.

Par un effort violent il rouvrit les yeux et regarda encore.

Oui, dans ce cercueil il voyait son ami, Alban Ruel, immobile, livide, les mains croisées sur sa poitrine, un crucifix dans les doigts, et tout son corps ensanglanté !

C'était trop...

Devant cette vision terrible, hideuse, Lavoie recula, referma la porte et se jeta en bas de l'escalier. Dehors, il se mit à courir comme un fou. Où allait-il ? Il ne se le demandait pas. Peut-être ne le savait-il pas lui-même !

Il arriva bientôt à l'angle de la rue Demontigny et de la rue St-Denis. Il tourna à droite, courut encore une couple d'arpents, monta les sept ou huit marches d'une mai-

son de pierre et appuya violemment sur un timbre.

Cinq minutes se passèrent.

Le jeune homme tremblait de tous ses membres.

Enfin, une lumière brilla à l'intérieur. Une ombre par la porte vitrée se dessina, la porte fut ouverte, et Jacques Audet, en robe de chambre, parut.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il en reconnaissant le jeune architecte.

—Cela veut dire que notre ami Alban a été assassiné !

L'avocat faillit tomber à la renverse.

—Non... ce n'est pas possible ! Où est-il ?

—Rue Demontigny !

—Chez qui ?

—LA FEMME D'OR, peut-être !

—Ho!... L'avocat devint livide.

Alors Paul Lavoie lui raconta le coup de téléphone au restaurant et l'affreuse chose qu'il avait vue ensuite rue Demontigny.

—Entre, commanda l'avocat. Je vais m'habiller et nous allons savoir ce qui se passe rue Demontigny.

—Ne vaudrait-il pas mieux prévenir de suite la police ?

—Non... pas de suite. Je veux voir par moi-même. Du reste, je suis un ancien policier et ça me connaît. Il sera toujours temps plus tard de prévenir les quartiers généraux à l'Hôtel de Ville.

Cinq minutes suffirent à l'avocat pour s'habiller.

Et cinq autres minutes après, les deux amis étaient devant la maison mystérieuse de la rue Demontigny.

—Diable! fit tout à coup Audet, mais nous sommes ici chez LA PETITE MODISTE !

—Eh bien! c'est là.

—Tu es sûr ?

L'avocat dardait des yeux incrédules sur la figure bouleversée de son compagnon.

—Montons! dit celui-ci.

—Soit.

Arrivé là-haut, Audet frappa rudement dans la porte.

Nul ne répondit de l'intérieur.

—La porte n'est pas sous clef, souffla Lavoie.

—Vraiment ?

—L'avocat tourna le bouton et poussa. La porte résista.

—Tu vois bien qu'elle est fermée à clef ! dit-il à l'architecte ébahi.

—Pourtant elle ne l'était pas tout à l'heure.

—Voyons !

Audet, en même temps que cette parole, frappa de nouveau et plus rudement.

—Qui est là ? fit une voix de femme.

—Ouvrez, s'il vous plaît! commanda Audet d'une voix impérative.

—D'abord, qui êtes-vous ? interrogea la voix un peu effrayée.

—Au nom de la justice! prononça l'avocat d'une voix profonde.

—O mon Dieu! mon Dieu ! s'écria la voix de femme. Qu'est-ce qu'on peut bien me vouloir ?

—Ouvrez... on vous le dira ensuite !

—Attendez un instant.

Quelques minutes se passèrent.

Bientôt une clef tournait dans la serrure et la porte était ouverte.

Dans cette porte ouverte se tenait une jeune femme, une très jolie petite brunette, en robe de nuit et à demi épouvantée.

—Que voulez-vous ? dit-elle en se reculant.

Alors les deux hommes purent découvrir un atelier de modiste...

L'avocat se mit à rire.

Lavoie demeurait hébété.

—Es-tu bien certain de n'avoir pas fait un rêve ? demanda l'avocat au jeune architecte.

Celui-ci, au lieu de répondre, pivota et comme un insensé se jeta dans l'escalier.

Il était parti.

### CONCLUSION

Il était environ huit heures du matin, quand une main violente frappa à la porte du No. 154B rue Saint-Hubert. La maîtresse de pension vint ouvrir. Devant elle se dressait la silhouette tirée, livide, chancelante de Paul Lavoie.

Devant cette apparition la femme eut peur.

—Que voulez-vous, monsieur Lavoie ?

—Je viens vous informer d'une mauvaise nouvelle, madame.

—Quoi donc, Seigneur ?

—Mon ami, Alban...

—Eh bien! il est dans sa chambre et dort encore. Si vous voulez monter ?

—Hein! il est dans sa chambre ?... Il dort ?...

—Mais d'où sortez-vous, voulez-vous me dire ?

Sans répondre, le jeune homme repoussa presque brutalement la femme de maison, entra, bouscula un pensionnaire qui se trouvait sur son passage, monta quatre à quatre l'escalier, arriva devant une porte et l'enfonça d'un coup d'épaule.

Un jeune homme, qui sommeillait bien paisiblement sur son lit, bondit et hurla:

—Au voleur !

Puis il poussa un éclat de rire.

—C'est toi, Paul ?

Le jeune architecte se laissa choir sur un siège, essoufflé, anéanti, n'en pouvant ni croire ses yeux ni entendre ses oreilles.

—Eh bien! M'as-tu attendu longtemps hier soir ?

L'autre regardait le reporter avec des yeux hébétés, incapable de prononcer une parole.

—Mon ami, sais-tu une chose ?... Je suis amoureux !

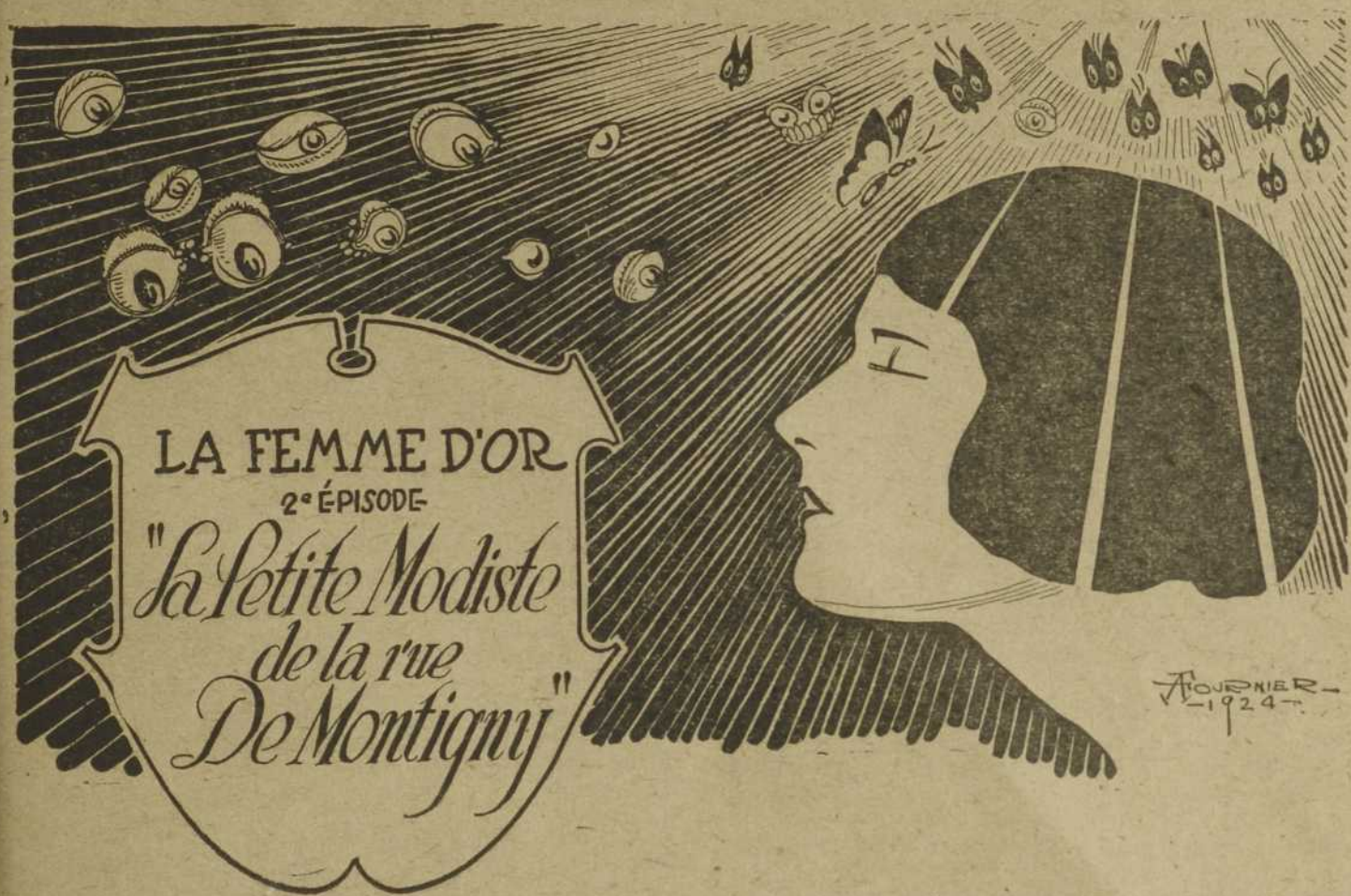
Lavoie écarquillait les yeux davantage.

—Tu ne peux deviner de qui... de quelle femme ?

Et le reporter, dans un éclat de rire, ajouta:

—De LA PETITE MODISTE DE LA RUE DEMONTIGNY !

Lavoie s'affaissa... évanoui presque !



I

### LA GALANTE AVENTURE D'UN PETIT REPORTER.

Il était huit heures du soir.

Alban Ruel, le reporter de la petite nouvelle, s'arrêtait devant la maison de LA PETITE MODISTE et jetait vers les fenêtres d'en haut un regard ardent.

Nulle lumière ne brillait.

Il demeura songeur et perplexe.

— Elle m'avait bien assuré, murmura-t-il, qu'une petite clarté traverserait les rideaux de la fenêtre du milieu, à huit heures précises !

Il consulta sa montre.

Elle marquait huit heures trois minutes.

Le jeune homme attendit deux autres minutes les yeux attachés sur la fenêtre du milieu.

Toujours rien !

— Allons ! elle aura oublié le signal convenu. Tant pis ! je monte. La peur ne me connaît pas. Je suis de petite taille, mais cette taille est pleine de cœur !

Et relevant la tête avec audace, retroussant d'un coup de doigt expert les pointes de sa petite moustache blonde, le reporter ouvrit la porte d'entrée et monta l'escalier.

A la porte du haut il frappa trois petits coups, comme il avait été convenu la veille.

Une demi-minute à peine s'écoula et la porte fut ouverte.

Le jeune homme jeta un rapide coup d'œil dans l'atelier de LA PETITE MODISTE DE LA RUE DEMONTIGNY qui n'était éclairé, à ce moment, que par une veilleuse.

Puis, il fut très surpris de trouver devant lui une jeune fille inconnue, très blonde et très jolie. Cette jeune fille souriait au reporter comme si elle l'avait attendu.

— Mademoiselle Buchet n'est pas là ? interrogea Alban Ruel, le cœur battant tambour.

— Elle est sortie pour une heure, ou deux peut-être. Si vous voulez entrer...

La jeune fille très blonde et très jolie s'effaçait.

Le jeune homme la considéra un instant avec curiosité, et peut-être avec admiration.

Elle, baissa les yeux et rougit.

Dans la demi-obscurité de l'atelier, cette jeune fille apparaissait aux yeux ravis du journaliste comme une étoile rayonnante.

Elle était vêtue d'une robe en soie bleu pâle, dont la jupe ne dépassait pas d'un pouce la rotule du genou. Et par un ricochet du regard Alban aperçut une jambe délicieuse dans un bas rose, et cette jambe était terminée par un petit pied chaussé d'un soulier de satin noir.

Il frémit jusqu'à l'âme !

Il abaissa ses paupières une seconde, comme s'il eût été ébloui ou gêné par le sourire que la jeune fille lui lançait.

Un trouble immense l'agita.

Puis, ayant reporté ses regards sur la jolie silhouette, il murmura, très gêné :

— Pardon mademoiselle... je reviendrai plus tard. Mademoiselle Buchet devait me remettre... — il s'ingéniait à trouver un petit mensonge pour expliquer sa venue et en même temps pour ne pas compromettre la maîtresse du lieu — oui, je venais chercher un paquet pour une dame... Peut-être en sa-

vez-vous quelque chose ?

—Non, rien, monsieur. Mademoiselle Buchet ne m'a rien dit.

—Je reviendrai donc un peu plus tard. Une heure, avez-vous dit ?

—Peut-être deux, monsieur, sourit encore la jolie enfant.

—C'est bien. Merci mademoiselle, et...

Il s'interrompit pour ravalé sa salive, remit son chapeau et descendit l'escalier, tandis que la jeune fille refermait la porte sans bruit.

Sur la rue, le jeune homme soupira avec effort.

—Diable! la belle fille.....Vraiment, elle m'a fait un effet.....Qui est-elle ? .....Je le saurai bien de LA PETITE MODISTE. Tout de même j'en veux pas mal à mademoiselle Buchet de n'avoir pas.....Bah! c'est égal, elle est charmante ma petite modiste ! Mais l'autre aussi, cette jeune fille.....celle-là est simplement délicieuse !

Tout en monologuant ainsi Alban Ruel, sans s'en apercevoir se trouva à l'angle de la rue Saint-Dominique et de la rue Sainte-Catherine.

Il promena autour de lui un regard surpris.

A trois pas il vit la façade flamboyante du Théâtre-Français. Un monde fou se pressait devant l'entrée.

Ce soir-là, jeudi, Sarah Bernhardt jouait LA TOSCA.

Alban Ruel se dirigea vers le théâtre au moment où il venait d'apercevoir l'architecte, Paul Lavoie. Mais il s'arrêta tout à coup. Un léger éclat de rire venait de résonner à ses oreilles. Il se retourna brusquement, pâlit et chancela.

Une femme l'avait frôlé sans paraître le voir. Elle donnait le bras à un monsieur en fourrures qu'Alban ne put reconnaître, car déjà homme et femme étaient passés. Mais la femme.....oh! oui, c'était elle ! C'était LA PETITE MODISTE !

Une sourde jalousie étouffa les battements de son cœur.

Le joyeux couple se dirigeait vers l'Est. Sans réfléchir, Alban se mit à le suivre.

A l'instant où il passait devant le théâtre il se sentit tirer par un bras. Il tressaillit et reconnut le jeune architecte qu'il avait déjà oublié.

—Viens-tu entendre LA TOSCA ? demanda Lavoie.

—Chut! souffla le reporter. Je file..... je te retrouverai dans le cours de la soirée.

Sans plus d'explications il poursuivit son chemin, tandis que Lavoie pensait :

—Ce pauvre Ruel va certainement devenir fou avec sa FEMME D'OR et sa PETITE MODISTE !

Le reporter à ce moment, se souciait bien peu de ce que pensait ou pouvait penser son ami. Ce soir, il était sur des aiguilles ! Ce soir, ce n'était pas la curiosité de savoir qu'il était LA FEMME D'OR, c'était la jalousie qui le poussait à découvrir qui était le galant de LA PETITE MODISTE, qui, la veille, lui avait juré un amour éternel !

—Oh! la coquette! grondait-il .....l'infidèle!

Il tourna sur la rue Saint-Denis peu après le couple qu'il ne perdait pas de vue.

LA PETITE MODISTE et son cavalier montaient vers la rue Demontigny.

Sur cette rue bientôt Alban les vit s'engager.

—Allons! je la tiens! se dit-il en grinçant des dents.

Sa jalousie devenait de la rage ! Sa rage devenait de la folie !

Il vit le couple s'arrêter une seconde devant la porte de LA PETITE MODISTE et disparaître.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'Alban à son tour, entra, montait l'escalier et frappait à la porte de l'atelier.

La jeune fille très blonde et très jolie vint lui ouvrir. Elle parut très étonnée en reconnaissant le visiteur de l'instant d'avant.

—Vous revenez un peu tôt, dit-elle toujours souriante.

—Un peu tôt !.....Le reporter la considéra pour s'assurer si elle était sérieuse et sincère.

—Je vous ai dit une heure.....deux heures peut-être !

—Mais.....

—Vous aimez mieux attendre ?

Elle s'effaçait encore.

—Mais.....bégaya le reporter excessivement ému et bouleversé, mademoiselle Buchet est revenue !

La jeune fille se mit à rire.

—Dites donc, monsieur, votre conduite me paraît étrange !

—Ma conduite !

—Je commence à penser que ce paquet que vous venez chercher.....c'est une paille !

—Une paille !

—Pour me tromper.

Elle riait d'un rire ingénu, sans trouble. Peut-être était-elle moqueuse un peu, peut-être ironique !

—Je vous affirme, déclara Alban, que je viens de la voir entrer !

—Ici ?

—Vous ne l'avez pas vue ?

—Non.....et il n'y a que cette porte.

—Vous étiez dans l'atelier ?

—Où voulez-vous que je fusse ?....je suis sa première couturière.

—Sa première couturière ?

—Oui.

—Et sa plus jolie, je gage ?

Avec la galanterie, l'audace revenait au journaliste.

La jeune fille baissa les yeux et rougit plus violemment que tout à l'heure.

—Voulez-vous entrer ? demanda-t-elle.

—Pour attendre mademoiselle Buchet ? certainement.

Et, tout en pénétrant dans cet atelier qu'un parfum puissant embaumait, Alban pensait :

—J'ai eu la berlue tout à l'heure.....une hallucination sans doute ! Décidément j'ai trop d'imagination. Mais c'est égal, si mademoiselle Buchet se fait attendre, j'ai là de quoi attendre très patiemment .....très gaiement même !

Et d'un coup d'oeil sournois il détailla de nouveau la jolie fille, qui venait de refermer

la porte et désignait au jeune homme une méridienne.

## II

## OU L'OISEAU S'ENVOLE

Oui, Alban Ruel venait de se sentir piqué par l'éternel et sournois aiguillon de l'amour.

Soudainement l'image de LA PETITE MODISTE s'était effacée de son esprit ! Soudainement aussi l'image qu'il avait devant lui l'hynoptisait !

L'amour qui lui sautait au cœur pour cette enfant charmante l'enivrait à ce point que, s'il n'avait pas été assis sur cette méridienne moelleuse, il eût été terrassé par l'ivresse.

La jeune fille allait par l'atelier, arrangeant ceci, déplaçant cela. Tantôt c'était un mannequin qu'elle avançait ou reculait. Tantôt c'était une robe d'un tissu extrêmement fin et de toute richesse dont elle arrangeait les plis. Alban la regardait aller, légère fugitive comme une ombre. Son petit soulier de satin noir ne faisait nul bruit sur le tapis de linoléum. Le reporter l'admirait, à la fin, avec un sourire extatique à ses lèvres.

Aussi, eût-il voulu plus de lumière dans cet atelier trop sombre ! C'était presque une demi-obscurité et il ne pouvait voir dans toute sa radieuse beauté l'enfant qui, parfois, en passant devant lui, le frôlait de sa petite robe soyeuse. Et chaque fois elle laissait derrière elle un parfum si exquis que l'enivrement du journaliste devenait une soulade.

Sur la méridienne il chancelait.

Une fois la jeune fille en repassant avait heurté le pied d'Alban, elle lui demanda pardon avec un tel sourire que, par crainte de tomber ou de s'écrouler sur la méridienne, le jeune homme s'appuya du coude sur une pile de coussins.

La jeune fille ne parut pas remarquer l'émotion violente de son visiteur. Elle continuait d'aller ça et là retouchant dix fois la même chose.

Mais cela devenait très gênant à la fin pour le reporter. Vingt fois il avait voulu engager une conversation quelconque, et vingt fois il n'avait su trouver une parole. Chaque chose qui montait à ses lèvres lui semblait une sottise.

Mais il avait l'audace et le cœur, comme il se l'était avoué ; il fit donc un suprême effort, une fois, et il parvint à poser cette question :

—Mademoiselle Buchet est-elle une bonne patronne pour vous ?

—C'est la meilleure ! répondit la jeune fille.

La glace était brisée.

Alban reprit en se rafermissant sur la méridienne :

—Vous l'aimez ?

—Elle est si gentille !

La jeune fille venait de s'arrêter près d'une table sur laquelle s'étaient des cahiers de modes ouverts ou fermés. Elle demeurait de profil, ses mains derrière le dos s'appuyant au bord de la table. Souriante et rougissante, elle restait les yeux fixés au plan-

cher, tandis que son petit pied droit dessinait des figures imaginaires sur le linoléum. Ainsi, ravissante au suprême, elle paraissait attendre que son hôte lui fit une autre question.

Alban aurait voulu la voir assise à ses côtés, mais il ne savait comment s'y prendre pour l'amener à lui. Si la jeune fille eût été à sa place, cela lui eût été facile, sans faire montre de forfanterie, de solliciter une place.

Pourtant, le journaliste était entreprenant ; mais la gêne très marquée de la jolie enfant lui communiquait un trouble qu'il ne pouvait aisément vaincre en dépit de toutes les audaces qu'il se sentait au cœur.

Pour se donner une nouvelle contenance il se leva, s'approcha d'un mannequin revêtu d'une belle robe de soirée, faite d'un tissu qu'il pensa être du crêpe de Chine. Il se mit à examiner cette robe tout en la tripotant du bout des doigts.

—C'est une magnifique robe ! prononça-t-il.

—Vous trouvez ?

—Décidément, mademoiselle Buchet est une artiste !

—Cette robe n'est pas l'oeuvre de mademoiselle Buchet.

—Non ?.....Je vous demande pardon ! N'importe ! c'est une artiste qui a fabriqué cette robe !

—C'est moi, monsieur !

Alban se mit à rire.

—Je le savais, répliqua-t-il.

—Vous le saviez ? fit la jeune fille avec surprise.

—Je savais que seuls vos jolis doigts pouvaient créer cette merveille !

—Monsieur, vous me....

—Je savais ....oui, mais..... je n'osais tout d'un coup, comme ça, à vous qui m'êtes inconnue, adresser mes compliments. Vous comprenez ?

La jeune fille ne fit que sourire.

Près de la table contre laquelle elle s'appuyait se trouvait une machine à coudre. Sans paraître laisser voir ses intentions, le jeune homme alla s'y asseoir. Il se trouva ainsi à une longueur de bras de la belle enfant.

Il attira à lui un cahier de modes et se mit à le feuilleter.

La jeune fille le considéra avec curiosité.

Le jeune homme parut s'attarder à une page qui semblait captiver son attention. A cette page s'étaient les dessins de robes de bal.

La couturière rompit le silence.

—Je constate que vous avez du goût, monsieur, parce que vous avez dit de cette robe. Elle désignait la robe que le jeune homme avait trouvée artistique. Pouvez-vous me dire, maintenant, quelle est la plus belle de ces robes que vous voyez là ?

—La plus belle ?....Mais c'est une affaire de goût.

—Il y a goût et goût !

—J'en conviens ; mais je ne suis pas un connaisseur.

—N'importe ! A votre idée ?

—Cela dépend beaucoup de la femme qui porte telle ou telle robe.

—Certes. Seulement je vous demande votre avis quant au dessin proprement dit.

—Là encore pour décider avec justesse il faut être connaisseur.

—Pour vous aider dans votre choix, figurez-vous telle personne de votre connaissance, revêtez-le de l'une de ces robes, par l'imagination bien entendu, examinez l'ensemble et vous arriverez à juger de la plus belle robe de cette page.

—Vous croyez ?

—J'en suis sûre.

Le journaliste regarda attentivement la jeune fille sourit et répliqua :

—Si, de mes connaissances, je vous prendrais pour modèle ?

—Si vous voulez .....

—En ce cas, voici la robe la plus belle !

—C'est vrai !

—Je parie qu'elle vous tente !

—C'est encore vrai; mais je n'ai nullement les moyens de me payer un tel luxe. Voyez toutes ces perles qui la garnissent et cette fine et riche passementerie..... Sans compter la façon, cette robe coûterait au moins quatre cents dollars.

—Eh bien! je vous en fais cadeau !

—A moi ?... La jeune fille se mit à rire avec un air très incrédule.

—Je suis très sérieux. J'achèterai le matériel à la condition que vous fournirez la façon.

—C'est entendu.

—Et dès demain.

—Si tôt ?

—Je vais vite en affaires, c'est ma nature. Ensuite je suis reporter.

—Ah! ...mais vous êtes dangereux !

—Dangereux !... Pourquoi ?

—Si vous alliez me mettre dans le journal ?

—Ah bah! ça vous déplairait tant que ça ?

—Ca dépend de ce que vous direz de moi.

—Les meilleures choses, n'en doutez pas.

—Merci.

—Mais je reviens à notre marché: il n'est pas fini.

—Non ?

—Je donne la robe, mais vous....

—Moi ?

—Vous me donnez bien quelque chose en retour ?

—Je n'ai rien.

—Au contraire, vous avez tout !

—Quoi donc ?

—Votre personne !

—Mais .....

Alban s'était très penché vers la jeune fille, et elle, toujours souriante et toujours rougissante, s'était un peu reculée.

—Vous avez l'air de me fuir ? dit Alban un peu dépité.

—Non pas.

—Car je vous aime ....

—Déjà ?

—Et je veux un baiser de vos lèvres divines !

—Vous allez vite en affaires monsieur.

—Je vous l'ai dit.

La jeune fille ne souriait plus. Et comme Alban s'était penché encore et qu'il avait quitté son siège, la couturière s'était retranscchée derrière la table.

—Vous avez donc peur de moi ? demanda le jeune homme en riant.

—Vous êtes dangereux !

—N'êtes-vous pas amoureuse ?

—Nous ne nous connaissons pas !

—Un baiser suffit pour faire la connaissance !

Le journaliste étendit tout à coup les bras par-dessus la table et parvint à saisir la jeune fille à la taille. Il ne pouvait plus contrôler ses sens.

La jeune fille poussa un cri déchirant.

Au même instant un projectile mystérieux traversa l'espace en sifflant, frôla la tête du journaliste et heurta la petite lampe du guéridon. La lampe vola en éclats et l'obscurité se fit.

Alban lâcha prise. Il entendit une course rapide, une porte s'ouvrir et se refermer puis le plus grand silence demeura autour de lui.

Alors le sentiment de la peur le saisit. Tantôt il se croyait seul avec la belle jeune fille, et tout à coup une main invisible lançait quelque chose à sa tête, et, par miracle ou par maladresse de l'inconnu c'était la veilleuse qui recevait le choc.

Il demeura frémissant tant sous la peur qui le gagnait que sous l'ardeur de l'amour qui le brûlait encore.

Il était là, près de la table, debout, prêtant l'oreille comprimant les battements de son coeur n'osant bouger et redoutant sans cesse de recevoir un nouveau projectile à la tête.

Pendant dix minutes il demeura ainsi. Puis, comme le même silence lugubre continuait de régner et que la peur ne cessait de pénétrer plus avant dans ses moelles, il décida de s'en aller. Mais ce n'était pas tout de dire: "Je m'en vais...bonsoir !" Il fallait bien trouver une porte pour sortir.

Alban fouilla ses poches avec l'espoir de trouver une allumette; il n'en avait pas. Qu'importe! il se souvenait que la porte par laquelle il était entré se trouvait en face de lui, et il n'avait que la largeur de la pièce à traverser. S'il pouvait marcher seulement en droite ligne, il arriverait sûrement à cette porte. Aussitôt il marcha sur la pointe des pieds pour ne pas attirer l'attention. Au cinquième pas il heurta un mannequin. Le bruit singulier que ce heurt produisit le fit tressaillir fortement. Le choc avait semblé produire comme un remuement d'os secs qui s'entre-choquent. Il continua d'avancer, les mains en avant dans le noir d'encre. Ses mains touchèrent une chose velue. Il faillit pousser un cri de terreur. Il s'arrêta, recula ...et du fait il devia et perdit son chemin. Un moment il demeura immobile, tendant l'oreille. Nul bruit! Qu'était-ce donc que cette chose velue qu'il avait touchée ? Il se mit à réfléchir et à passer en revue mentalement les objets si divers qui étaient tombés sous son regard dans l'atelier. Alors il se rappela avoir vu sur le dossier d'un fauteuil une pelisse de femme, ou mieux une mante fourrée d'hermine.

—Allons! se dit-il pour se donner du courage, est-ce que la peur va me faire faire des bêtises ! La peur ?...je ne connais pas ça !

Hardiment—du moins il se pensait hardi—il marcha encore dans la noirceur. Mais ses mains étendues dans l'obscurité tremblaient étrangement, ses jambes flageolaient, elles amollissaient très vite, trop vite ..... et il ne parvenait pas à trouver la porte qu'il cherchait.

Il s'arrêta encore une fois en percevant un bruit très insolite. Il écouta. Il crut entendre une musique lointaine douce et mélancolique. Oui, c'était bien une musique quelconque qui jouait cet air triste ! Oui, c'était triste à l'excès ! Mais pas le son inconnu il ne pouvait trouver un nom à l'instrument, de même qu'il ne pouvait se rappeler l'air joué. Mais cela ressemblait à une romance qui ne lui était pas inconnue... et pourtant !... Il écouta encore, curieux, très curieux, car la musique semblait se rapprocher. Cela avait un peu le son d'une harpe ! Et maintenant ce qu'il avait pris pour l'air d'une romance lui paraissait une valse... une valse excessivement langoureuse ! Il écoutait toujours. Bientôt, la musique mystérieuse lui sembla tout près de lui.

Déjà la peur le reprenait.

—Oh ! murmura-t-il, dans quel antre mystérieux suis-je venu me prendre ?....

### III

#### LA DANSE DES MANNEQUINS

Bien que la musique se rapprochât encore, les sons n'en paraissaient pas plus forts. Une seule chose : on eût dit que cette musique avait un air ironique.

Et le reporter de la petite nouvelle écoutait, saisi, frémissant, dans l'étouffante obscurité qui l'enveloppait. Et alors, il aurait pu se croire devant un tableau d'Holbein représentant une danse macabre, ou, peut-être aussi, devant la danse fantastique de Saint-Maclou.

En effet, une lumière invisible venait de briller et répandait une mince clarté rougeâtre dans la pièce où il se trouvait. Et dans cette clarté Alban Ruel vit une pièce inconnue, étrangère. Ce n'était plus l'atelier de la PETITE MODISTE DE LA RUE DEMONTIGNY. Non ..... l'appartement dans lequel il se voyait, sans être plus spacieux, était tendu d'étoffes violettes. Le plafond disparaissait sous une lourde draperie d'une étoffe noire sur laquelle se dissinaient en rouge et en bronze toutes espèces de figures infernales. Les unes riaient, les autres grimâçaient, d'autres semblaient hurler, d'autres encore avec des masques crispés par d'inouïes souffrances, semblaient se tordre comme des serpents écrasés sous un rocher. Et il semblait au journaliste que toutes ces figures, ces êtres étranges, grouillaient, se débattaient rugissaient.

La mystérieuse musique ne cessait pas. Toujours sur son temps de valse, toujours aussi douce et toujours aussi ironique, elle semblait donner la mesure et le mouvement aux êtres monstrueux qui planaient au-dessus de la tête d'Alban Ruel.

Frappé par une indicible terreur et voulant échapper à l'inférieure vision, le jeune homme se jeta à plat ventre sur le plancher,

ferma les yeux et essaya de boucher ses oreilles. Mais la musique ne perdait rien de sa langueur, elle vibrait toujours. Maintenant, on aurait dit que l'air de la valse se faisait, si possible, plus langoureux.

Et alors l'ouïe du jeune homme fut atteinte par un bruit nouveau légèrement assourdi.... Ce bruit il ne pouvait le définir. Qu'était-ce ? Il sentit l'horreur courir sur son épiderme. Malgré lui il releva la tête..... il fit un bond énorme pour se trouver debout, tibubant, les prunelles excessivement agrandies, regardant une chose bizarre, prodigieuse.

A l'un des murs les tentures s'étaient un peu écartées et par l'ouverture le journaliste voyait un mannequin, revêtu d'une robe étincelante par les couleurs vives et par les brillants qui la garnissaient, oui, il voyait le mannequin entrer et se mettre à tourner autour de la pièce en suivant point à point la mesure de la musique. Puis un autre mannequin venait, suivait le premier..... Puis un troisième, puis un autre..... Dix mannequins bientôt dansaient autour de lui.

Le reporter demeurait médusé, suivant la danse de ses yeux hagards.

Il vit les fantastiques danseurs, sans Têtes comme sans jambes, s'unir deux à deux et se mettre à valser. Les cinq couples allaient avec une grâce, une langueur qui tenaient du prodige !

Horriifié et incapable de demeurer le spectateur de cette fantaisie monstrueuse, le jeune homme se glissa entre deux couples et gagna ce point où il avait vu les tentures s'ouvrir pour laisser passer les mannequins. Là, s'était-il dit, il doit exister une porte ! Une porte !... Quand ce serait la porte de l'Enfer... il eût préféré le séjour des damnés à cette salle de danse où il se sentait devenir fou ! Mais derrière les tentures il ne rencontra qu'un mur solide.

Eperdu, suant à grosses gouttes, il se cula dans un coin, espérant dérober sa présence dans les tentures violettes. Quand son regard effrayé se levait vers le plafond, il revoyait toujours les mêmes figures grimaçantes !

Et devant lui, la danse atroce..

—Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, arrachez-moi d'ici !

Ses dents claquaient, tous ses membres frissonnaient, sa gorge se serrait d'une angoisse mortelle.

Tout à coup, sans transition, l'étrange musique cessa la valse et attaqua une marche funèbre. Les mannequins, comme s'ils eussent obéi à un chef d'orchestre, se séparèrent, et à la file se mirent à suivre les accords de la marche. La musique n'avait plus sa douceur de l'instant d'avant. Elle avait un accent lugubre, elle pleurait, elle hurlait. Les mannequins, toujours à la file tournaient autour de la chambre mortuaire, lentement, comme une procession de fantômes. La clarté rouge avait faibli, et le reporter n'y voyait plus que des formes indécises ; mais il les voyait encore suffisamment et son épouvante ne diminuait pas.

Soudain, au moment où la musique jetait un accord vibrant et rude, le reporter vit

le plafond s'ouvrir, et dans l'écartement des draperies, chose plus horrible encore, il vit apparaître un cercueil qui descendait lentement.

Ce cercueil était rouge...d'un rouge sang !

Pour ne pas s'écraser, Alban se cramponna aux étoffes violettes et regarda plus horrifié que jamais.

A cet instant il se produisit un fait bizarre dans l'esprit du jeune homme. Il se rappela avoir vu ce cercueil quelque part. Où ? Il se le demandait avec une curiosité qui le tenaillait. Oh ! il se rappelait à présent ! Dans une vision d'éclair il revit LA FEMME D'OR...et successivement il revêcut en quelques secondes l'épouvantable drame dont il avait été l'un des acteurs le soir d'avant. Oui, il revoyait le cercueil que les deux menuisiers inconnus avaient si complaisamment fabriqué sous ses yeux ! Il revit le même cercueil dans lequel on l'avait couché ! Mais alors, il avait donc fait un rêve...puisque, un peu plus tard, il s'était vu à deux genoux aux pieds de LA PETITE MODISTE DE LA RUE DEMONTIGNY ..... Puisque cette jolie modiste lui avait parlé d'amour...puisque à cette enchanteresse il avait voué son cœur et son âme ! Mais, LA FEMME D'OR, qu'était-elle devenue ? Qu'importe ! il se rappelait bien toutes les joies, toutes les délices qu'il avait éprouvées auprès de la jolie modiste ! Il entendait encore ses soupirs d'amour ! Il buvait encore ses paroles enivrantes. Il dévorait ses lèvres qui ne lui avaient pas paru être des lèvres humaines ! Il sentait encore les yeux noirs, fascinants, magiques de cette créature fouiller jusqu'au tréfonds de son âme !

Et maintenant quel tableau funèbre, après ces visions angéliques ! Quel concert macabre, après ces chants d'amour ! Quel drame sinistre se déroulait à présent sous ses yeux !

Le cercueil rouge descendait toujours, la marche funèbre vibrait sans cesse et sans cesse les mannequins allaient autour ..... autour du cercueil, maintenant, qui venait de s'arrêter à deux pieds du plancher, au centre de l'appartement.

A l'instant la musique parut accélérer sa mesure, l'air changeait, se transformait, devenait plus léger plus rapide. Cela devenait peu à peu comme une musique joyeuse qui retentit aux jours de fête. Les mannequins suivaient la musique se resserrant sans cesse autour du cercueil. Dans cette nouvelle vision le reporter croyait entendre des murmures, des chuchotements, des ricanelements étouffés.

Tout à l'heure Alban avait pensé atteindre au sommet de l'horreur. Mais il en était loin encore !

Quand il vit les mannequins rétrécir leur cercle autour du monstrueux cercueil, il sentit comme une force surnaturelle qui le poussa hors des tentures. Une main invisible l'entraînait vers le cercueil. Il voulut résister ....ses jambes l'emportèrent. Il sentit ses cheveux tomber un à un. Il voulut mourir, c'était préférable ! Mais non .... il marchait vers le cercueil, il marchait vers

les mannequins qui, à présent, aux accords d'une musique vive dansaient en rond autour de la bière rouge. Bientôt il se trouva à trois pas des danseurs et bientôt son regard halluciné plongea dans le cercueil.

Dans un geste vioient il tendit les deux poings en avant comme pour repousser cette vision de spectre; mais ses yeux désorbités regardaient quand même l'horrible chose ! Qu'était-ce ?

Le reporter se voyait couché dans le cercueil, de même qu'il s'y était vu la nuit précédente. Il était livide, ensanglanté, mort !

Tout à coup la musique cessa mais les mannequins continuèrent leur ronde infernale, et tout à coup aussi il vit, l'un après l'autre, les mannequins se pencher au-dessus de la bière et faire le geste de cracher à la figure du cadavre...à sa figure à lui !

Alban poussa un cri ...un cri comme il ne s'était pas cru capable d'en pousser ! Ce fut un cri si retentissant, si terrible que les mannequins s'arrêtèrent étonnés.

Le reporter ne sentait plus la peur dans ses os. A l'outrage qu'on venait de lui faire, ce fut la fureur qui s'empara de lui, ce fut une rage folle, puissante. Il fit un bond, se rua sur les mannequins saisit l'un deux, l'éleva.....

Mais son geste demeura sans suite.

A son tour il fut empoigné, au moment où l'obscurité se faisait subitement autour de lui. La poigne était solide, et il se sentit emporté, emporté comme en un tourbillon vertigineux.

Et il sentait des bras de fer qui l'enserraient, il entendait ses os craquer, d'indiciales douleurs le suppliciaient. C'était une torture sans nom !

Et il allait dans les bras de ce monstre qui l'emportait .....

Où ?

Il se le demandait avec une nouvelle angoisse.

Il lui semblait que c'était long ....il lui semblait qu'il allait ainsi depuis un siècle !

Et tout à coup, sans transition, il se vit lâcher et il tomba... il tomba...

Il lui sembla qu'il tombait dans un abîme sans fond entre les parois duquel il tournait comme une plume !

En dépit du vertige de la chute, Alban ne perdait pas tout à fait ses sens: il se sentait tomber, il se voyait descendre vers un gouffre de noirceur froide, sinistre !

Enfin, le trajet eut un terme. Alban Ruel, le reporter de la petite nouvelle venait de s'écraser lourdement sur un sol mou humide et visqueux.

Il perdit connaissance .....

#### IV

#### UN DRAME DANS UNE CITERNE

Non ....il n'avait pas perdu connaissance ! Seulement, croyant sa fin venue, sur qu'il allait mourir cette fois, épuisé par les émotions violentes, épuisé de volonté, épuisé d'énergie, désespéré enfin, il s'abandonnait à la mort et demeurait inerte sur la couche gluante dans laquelle il se sentait enfoncer.

Mais alors, chose étrange, Alban perçut



En face de lui, le mur s'était fendue-----page 15

comme une sorte de grognement sombre. Il sentit que des mains parcouraient son être et le palpaient. Ouvrant les yeux, il vit dans l'épaisse obscurité deux rayons lumineux au-dessus de lui. Cela lui parut les yeux de quelque bête immonde qui s'appêtait à le dévorer vivant.

Une nouvelle horreur s'empara de lui. Il voulut se dresser, appeler, crier... il demeura immobile, incapable de bouger incapable d'émettre un son.

Quel était donc cet être horrible dont il entendait l'affreux ricanement ?

Il regardait de tout l'effort possible de ses prunelles hagardes. Les rayons lumineux s'approchaient de son visage ils se penchaient, une haleine infecte courait sur son front. Les mains mystérieuses effleuraient sa poitrine, et sur ses joues le jeune homme sentit une chose poilue.

Tout à coup un rire de démon résonna à ses oreilles, et ahuri, croyant vivre un cauchemar de tombe, le jeune homme entendit cette voix creusée et narquoise :

— Ah! ah! ...on t'a jetée dans ma fosse, hein ma chérie ! Tu n'as pas voulu de moi ni de mon amour, mais tu es bien forcée d'y venir maintenant ! Allons ! si nous devons mourir bientôt tous les deux, que la mort te surprenne dans mes bras, tu la sentiras moins !

L'horreur du petit reporter grandit, et une répulsion dégoûtante le saisit à la gorge, quand il sentit deux bras l'entourer et deux lèvres barbues se poser férocement sur ses lèvres !

Cette fois il jeta un cri, mais un cri, assourdi comme en une futaille, ne lui sembla qu'un vagissement de nouveau-né.

A son cri un rugissement répondit et une voix menaçante demanda :

— Ah! tu n'es pas une femme, toi ! Qui es-tu ?

Deux mains vigoureuses serrèrent sa gorge.

Le reporter râla.

— Parle ! Qui es-tu ? toi qu'on vient de jeter dans ce cloaque ? Toi qu'on me donne comme compaguon de sépulcre ?

— Lâchez-moi ! râla le reporter.

— Hein !.....cette voix, s'écria l'autre, le mystérieux habitant de cet ésoût.

Alban Ruel sentit que les mains inconnues le lâchaient. Une minute s'écoula dans un silence terrible... une minute d'angoisse effroyable mêlée aux senteurs nauséabondes qui s'échappaient de ce trou infect.

Puis sur les paupières alourdis et douloureuses du reporter une vive lumière pesa. Ouvrant les yeux, le jeune homme reconnut que cette lumière jaillissait d'une petite lampe électrique.

Cette lumière brûla ses yeux qu'il ferma de nouveau. Mais l'autre avait poussé un cri de fauve et s'était dressé.

— Ah! c'est toi, maudit ? cria-t-il. C'est toi qui m'as volé mes amours ! C'est toi, le petit reporter, qui m'as pris ma femme ! Ah! bien, nous allons rire... regarde-moi !

A demi terrorisé par ces paroles, Alban releva ses paupières. Il poussa un nouveau cri, et, cette fois, par un bond prodigieux,

il réussit à se mettre debout.

Mais à l'instant il sentit ses jambes enfoncer dans quelque matière comme de la boue dont la puanteur l'étouffait. Il enfonça jusqu'aux genoux. Où était-il ?

Dans la clarté vague jetée par la petite lampe il eut le temps d'apercevoir des parois suintant d'humidité. Et de suite il pensa qu'il se trouvait au fond d'une citerne, et cette citerne pouvait mesurer six pieds carrés.

Mais son intérêt était attiré surtout par l'homme qu'il voyait ricaner devant lui, et comme lui cet homme enfonçait dans la boue noirâtre.

Si le reporter eût été capable de faire un mouvement, s'il eût eu l'espace devant lui, il aurait fui avec terreur l'apparition qui se dressait.

Car celui qu'il avait pour compagnon d'infortune n'était autre que ce colosse, cette brute à barbe noire et touffue et à moustache rouge... ce fauve qu'il avait surpris à tyranniser LA FEMME D'OR... l'homme qui lui avait heurté le front d'une bouteille... enfin, le mari, le bourreau de LA FEMME D'OR !

Dans un rayon d'éclair Alban Ruel revit la terrible scène de la veille, cette scène qui avait précédé celle dans laquelle on l'avait couché dans un cercueil rouge.

Ses dents claquèrent.

Cet homme avec son rire féroce lui faisait plus peur que la boue qui l'attirait : car, sans cesse, il se sentait engloutir lentement, mais sûrement.

— Ah! ah! ricana le monstre, tu me reconnais ? Je suis content... ma vengeance n'en sera que meilleure !

— Quelle vengeance ? demanda Alban l'esprit en désordre.

— Comment ! Penses-tu que tu vas t'emparer de mon bien et que je te laisserai faire sans mot dire ?

— Quel bien vous ai-je pris ?

— As-tu si peu de mémoire ?..... Ah! mais non... tu veux faire l'innocent dans l'espoir que j'aurai pitié de ta jeunesse.

— Vous me connaissez donc ?

L'autre se mit à rire.

— Je te l'ai dit. Mais perds-tu la tête si vite ? Et tu me reconnais bien aussi, n'est-ce pas ?

— Je vous ai vu une fois, je pense.

— Hier soir ? Oui. Mais tu m'as revu ce soir avec une jeune femme, et tu m'as suivi. Tu voulais me prendre cette femme !

— Je ne savais pas....

— Tut! tut! tut! ne m'en colle pas, mon p'tit homme ! Ta p'tite fatuité va trouver à qui parler, enfin ! Ta mère aurait bien dû t'apprendre à te mêler de tes affaires, Te penses-tu un phénix parce que tu es un petit reporter de la petite nouvelle ?

L'inconnu ricanait de plus en plus. Ses yeux noirs brillants d'étranges lueurs se dardaient sur les yeux battus d'épouvante du journaliste.

— Enfin, prononça celui-ci dans un effort, que voulez-vous de moi ?

— Oh! de toi peu de chose, parce que tu es peu de chose ! Tu es une petite insi-

gnifiance ! Tu crois pouvoir tout conquérir à la pointe de tes petites moustaches ! Tu penses à n'avoir qu'à relever ton bout de nez pour faire tomber à tes pieds l'humanité, et plus particulièrement la gent féminine ! Tu dresses fièrement ta petite tête comme le jeune coq qui essaye devant l'aurore nouvelle son premier cocorico ! Mais tu ne savais pas .... Non..... il arrive, vois-tu, que dans les réalités de la vie toutes ces petites manoeuvres de jeune pédant s'effritent au contact de la rude écorce du monde ! Si tu montes sur tes ergots, jeune ergoteur, on te rabat la ciboule d'un coup de patte ! Il faut s'instruire avant, mon p'tit ami, il faut savoir à qui l'on aura affaire avant d'édifier ses bâtiments ! Car il peut arriver un samson qui d'un petit coup d'épaule va tout envoyer au pêle-mêle des débris ! Et v'lan de toute ta petite personne ! Et v'lan de tous tes petits châteaux ! Et v'lan encore de toutes tes petites conquêtes ! Regarde-moi, je suis ton samson !

—Vous êtes une brute ! rugit le reporter que la plus violente colère saisissait devant les terribles vérités que l'inconnu lui soufflait au visage.

—Une brute ? Oui, comme toi. Nous sommes, par politesse deux brutes humaines. Seulement, tu avoueras bien que je suis la plus forte.

—Que pensez-vous faire ?

—Je ne pense pas .... je veux faire !

—Faire quoi ?

—Je veux me venger, puis je me servirai de ton cadavre pour sortir de ce trou. Tu vas voir.

Le mystérieux personnage éteignit sa lanterne.

Dans cette nouvelle obscurité Alban entendit encore le ricanement sourd de l'homme.

Puis, tout à coup, une main puissante le saisit à la gorge et serra avec une vigueur que le jeune homme était incapable de combattre.

—Si tu désires entrer en Paradis jeune imbécile, fais ta prière à Dieu !

La main serra.....

Alban ferma les yeux et suivit le conseil qu'on lui donnait : au Ciel il jeta une pensée d'affolement !

Mais soudain la citerne s'emplit d'une lumière puissante. Cette lumière parut descendre des cieux mêmes. C'était comme un puissant rayon de soleil qui pénétrait dans cet enfer hideux.

Alban leva les yeux.

La brute mystérieuse leva les yeux à son tour.

Une main ....mais une main menue, blanche, satinée apparut ! Cette main céleste semblait descendre dans la profondeur du cloaque ! Au bout de la main apparaissait un revolver brillant.

Une détonation éclata ....

Une langue de feu glissa dans le trou et cette langue de feu frappa le colosse à la tempe droite !

Un long rugissement partit des profondeurs de la citerne Alban sentit la main qui le tenait à la gorge se desserrer, lâcher Puis il

entendit un corps lourd tomber dans la boue, il sentit cette boue rejaillir sur ses joues et le maculer. Puis un silence terrible régna.

Il semblait maintenant au reporter qu'il piétinait sur un cadavre dans cette boue d'où il essayait de se déprendre. Il tentait de se cramponner aux parois humides de la citerne, à ces murailles glissantes recouvertes d'une sorte de limon puant ; mais il ne pouvait découvrir aucune aspérité : ses ongles se cassaient, ses doigts saignaient.

—Et il enfonçait davantage ! Il pensait que le cadavre s'agrippait à ses jambes et l'entraînait vers le fond de cet abîme monstrueux !

Le vertige de l'horreur le saisit encore.

Il se mit à hurler... Ses hurlements lui retombaient sur la tête comme autant de coups de marteau.

Tout à coup il frémit d'un indicible espoir : il entendait quelque chose glisser le long des parois. Puis une voix douce murmura au-dessus de sa tête ce mot :

—Montez !

Instinctivement le journaliste tâtonna des mains autour de lui, et ses doigts s'accrochèrent à une échelle de corde.

Et alors, avec l'espoir de sortir vivant de cet enfer, il monta, plus fou de joie maintenant qu'il n'avait été fou d'épouvante !

Et, quand l'instant d'après, il se sentit sur un terrain plus ferme, il perdit tout à fait connaissance.

## V

## LE MAL D'AMOUR.

Dans la noirceur qui l'entourait encore, toujours, le reporter souriait. Il souriait parce qu'il se croyait vivre dans une sorte de paradis, après l'enfer qu'il avait traversé.

Il reposait doucement sur une couche molle, lui semblait-il, une couche bien parfumée ! Il s'ingéniait à s'assurer qu'il était dans le lit tiède d'une femme, et il s'efforçait de faire les plus beaux rêves. Il lui semblait encore entendre des voix d'anges murmurer des paroles d'amour, fredonner des chants d'ivresse !

Un souffle plus doux qu'un zéphyr printanier caressait son front moite.

Une musique, mélodieuse entre toutes, jouait des airs célestes.

Alban s'amollissait dans un ravissement d'extase... et peu à peu il oubliait la terrible citerne, et, plus terrible encore, le monstre humain qui avait un moment tenu sa vie entre ses pattes immondes !

Non .... cela n'avait été qu'un vilain cauchemar !

Il se souvenait de LA PETITE MODISTE DE LA RUE DEMONTIGNY. Son charme l'avait séduit, conquis ! Mais il se rappelait, mieux encore, la jolie enfant de bleu vêtue au sourire angélique qu'il avait trouvée dans l'atelier.

Maintenant, il tâchait de se persuader qu'il avait été malade, qu'une indisposition l'avait pris tout à coup, une indigestion peut-être, et que cette jolie et tendre enfant l'a-

vait bien doucement bien pieusement couché sur son lit à elle.

O délice !

Tout son être, à cette pensée, frémissait d'une vie nouvelle.

Alban Ruel, disons-le, n'avait pas seulement cherché la renommée et la gloire : il avait cherché l'amour !

L'AMOUR !

Jusqu'à ce jour inoubliable il n'avait pu trouver la femme capable de lui transfuser cette vie céleste qu'il avait tant convoitée dès sa plus tendre enfance.

Il n'avait voulu être aimé pour lui-même ; il n'avait pas réussi la conquête si difficile de la déesse qu'il avait imaginée !

Une fois, il avait pensé se faire aimer de LA FEMME D'OR !

Cela n'avait été qu'une illusion !

Après était survenu LA PETITE MODISTE ! Cet amour n'avait fait qu'éclorre pour s'éclipser aussitôt ! Et cela n'avait été qu'un trop court rayon de soleil dans son âme !

Mais voilà que, tout à coup, sans qu'il la cherchât, la dispensatrice des meilleures joies du monde venait de se montrer à lui ! Et quelle dispensatrice !.....

Une jeune fille .... toute jeune .... une enfant de la plus sublime beauté !

Il ne l'avait encore qu'entrevue c'est vrai ; mais le souvenir de cette vision lui semblait impérissable !

D'ailleurs il savait qu'il allait la revoir !

Il s'assurait qu'elle était là, pas loin, tout près de lui !

Elle veillait sur lui !

Ne lui avait-elle pas tendu l'échelle libératrice ?

Ne l'avait-elle pas tiré de l'abîme ?

Ne l'avait-elle pas arraché à la mort affreuse ?

Pourquoi ?

N'était-ce pas par l'amour puissant qu'il avait su faire naître au cœur de cette jeune fille, de cette fée ?

Certes ! Car, enfin, il était aimé !

Ah ! comme il allait aimer en revanche !

Et il n'avait qu'un signe à faire .... il n'avait qu'un mot à dire un murmure à balbutier et de suite il verrait apparaître la fée.... sa fée bienfaisante !

Alban Ruel se sentait maintenant mourir de joie !

Mais de même qu'il n'était mort ni d'horreur ni d'épouvante, de même Alban n'allait pas mourir cette fois encore ! Ne serait-ce pas stupide de mourir, quand un soleil nouveau se lève ?

Non, non, Alban allait vivre encore..... mais non plus vivre dans ce beau rêve d'amour qu'il se plaisait à faire durer ! Tous les rêves ont leur réveil, hélas ! et le reporter se réveilla et un souvenir terrible le fit pâlir.

D'un coup il retomba de son ciel ! Il se revit aux prises avec le monstre humain dans la citerne gluante ! On l'en avait tiré, c'est vrai ; mais n'était-ce pas pour prolonger la torture qu'on s'ingéniait à lui faire endurer ? En dépit du bien-être matériel et moral qu'il ressentait après les affres de l'agonie, il

commençait à douter des horizons de joies qu'il avait entrevus !

Un bruit curieux, seulement et vaguement entendu avait suffi pour souffler sur les rayons de son beau rêve.

Alban Ruel écouta avec une intense appréhension le bruit qui parvenait à son oreille.

—Mais où suis-je donc ? se demanda-t-il. N'est-ce pas le bruit de machines à coudre que j'entends là, dans une pièce voisine ?

Parfaitement. Aucun bruit autre que le ronronnement monotone d'une machine à coudre n'avait troublé le silence ! Mais ce n'était pas une machine à coudre .... c'étaient dix machines au moins qui marchaient en même temps !

Alors le journaliste se représenta l'atelier de couture de LA PETITE MODISTE.

Voici ce qu'il se dit :

—Oui, j'ai été malade ! On m'a porté dans une chambre .... peut-être celle de LA PETITE MODISTE elle-même ! Maintenant il est jour ! Je viens de m'éveiller ! Et comme on a fermé les rideaux des fenêtres, j't demeure dans l'obscurité !

Il sourit .... mais il n'était pas tranquille.

Les machines allaient.... allaient ....

Il se sentit tirailler par la curiosité, la curiosité de voir les fines silhouettes des couturières. Car il devait y avoir un bon nombre de couturières, puisque un bon nombre de machines marchaient ! Et, pourtant, il se rappelait n'avoir vu que deux ou trois de ces machines.... peut-être quatre tout au plus !

N'importe il allait s'en assurer.

Tout doucement il se leva. Mais alors il se sentit très courbaturé.... il gémit !

Un étourdissement lui fit voir des lueurs fugitives .... de la main il se retint au bord du lit. Non ce n'était pas un lit ; c'était un sofa un divan quelconque.... c'était peut-être une ottomane ! Quoi ! se trouvait-il encore dans le boudoir vert ? Allait-il revoir LA FEMME D'OR ? Ces coussins moelleux que sa main tripotait, il lui semblait en reconnaître le tissu qui les recouvrait ! Et il se rappelait cette scène d'amour avec LA FEMME D'OR, dans la même obscurité ! Et cette obscurité lui paraissait pénétrée des mêmes parfums puissants qui l'avait enivré autant que les paroles de feu de LA FEMME D'OR !

—Ah ! si j'avais des allumettes !

Qu'importe ! il fallait voir !

En tâtonnant il se dirigea vers le bruit des machines à coudre.

Il heurta un mur, ses doigts s'accrochèrent à des étoffes.

Vainement chercha-t-il une porte !

Rien.... mais les machines allaient....

Il eut un vertige.

Allait-il appeler ?

Il n'osa pas, retenu par une gêne que sa volonté—en avait-il encore ? ne pouvait surmonter.

Il voulut réagir contre une telle faiblesse, mais une terrible défaillance l'abattit sur le plancher.

Il se releva.

—Oh ! ma tête ! ma tête ! gémit-il en portant

ses deux mains à son front.

Il demeura ainsi, immobile, écoutant les machines à coudre.

—Oh! ces maudites machines! grinça-t-il. Finalement il s'enrageait.

Quoi tenter dans cette noirceur ?

Il se décida d'appeler...il verrait bien ensuite !

Et il jeta un cri... mais un cri de désespoir dont il eut peur lui-même ! Si peur qu'il tomba... et il tomba sur la couchette ou le divan qu'il venait de quitter. Sans le savoir il y était revenu !

Mais à son cri le bruit des machines s'était tu. Un lourd silence plana pour une minute.

Puis soudain, une lumière brilla, et Alban Ruel se vit dans un joli boudoir tendu de bleu azur. Au même moment il revit la jolie couturière avec sa robe soie bleue, ses bas roses et ses petits souliers de satin noir. Il frémit.

Souriante, la jeune fille était apparue entre deux tentures qu'elle avait écartées de ses mains fines.

—Vous m'avez appelée ? demanda-t-elle.

D'un oeil stupide le journaliste la regarda.

—Vous sentez-vous mieux ? interrogea encore la belle enfant.

—Oui...un peu... répondit Alban qui, par un effort inouï, essayait de retrouver ses esprits.

—J'ai pensé qu'un peu de repos vous ferait du bien, dit la jeune fille.

—Vous vous intéressez un peu à moi ? demanda Alban avec un sourire maladif.

—Un peu !...Pourquoi ne dites-vous pas beaucoup ?

—Est-ce vrai ? Alban retrouvait tout à coup du sang, du coeur et de l'audace.

—N'en avez-vous pas la preuve ?

—Oui...merci. Ah! je vous devrai beaucoup...peut-être plus que je ne pourrai payer!

—Bah! pour un service....

—Un service, dites-vous ? Il n'y avait pas autre chose pour vous guider dans une action si charitable ?

—Il y avait peut-être un peu de pitié !

—De la pitié !

Alban se mit à rire avec sarcasme.

—A quoi pensez-vous et pourquoi riez-vous ainsi ?

—Pourquoi ? Mon Dieu! le sais-je seulement ? Je pensais qu'il y avait un peu d'amitié entre vous et moi !

—De l'amitié ?

—Je voulais dire...de l'amour !

—De l'amour !...La jeune fille devint très grave. Elle se renfonça dans les tentures.

—Quoi! je vous fais encore peur ?

—C'est votre langage singulier !

—Un langage d'amour...vous appelez ça singulier, vous ?

Alban s'était levé, repris par le même mal d'amour. C'était plus fort que lui devant la fée dont il avait rêvé ! Mais elle, d'un geste grave, l'arrêta.

—Rasseyez-vous! commanda-t-elle. Vous êtes très malade !

—Allons donc ! je me sens très fort !

—C'est une illusion.

—Comme un rêve d'amour ? fit Alban en éclatant de rire.

—Encore ? s'écria la jeune fille avec plus de gravité.

—Toujours! ma belle enfant. Quoi! je t'aime, ne le vois-tu pas ?

—Ah! vous m'aimez ?

—Je veux t'aimer !

—Vous voulez....

—Je te veux...je te veux pour ma femme...ma petite femme !

Alban s'exprimait comme un homme ivre. De fait, il chancelait sur ses jambes, ses lèvres bredouillaient et tout son masque conservait un air stupide comme en imprimant sur beaucoup de victimes la puissance de l'alcool.

La jeune fille demanda:

—Voulez-vous vous asseoir ? C'était plutôt un ordre impérieux.

Alban continua de rire d'un rire idiot. Puis, il exécuta un bond dans la direction de la jeune fille, les mains tendues en avant.

Mais l'obscurité se fit aussitôt, et le petit reporter alla donner de la tête contre un mur solide.

Il s'écrasa pantelant. Néanmoins, ce heurt parut le rappeler à lui-même, le dégriser pour ainsi dire.

Il se releva lentement avec cette pensée unique:

—M'en aller d'ici !...Oui, je suis en train de faire un bouffon de moi !

Le mot qu'il avait appliqué à son ami Jacques Audet lui revenait à son insu, et il s'en apostrophait. Car alors sa raison revenait, renaissait ! Car alors seulement il était lâché par le mal d'amour ! Car alors....

Non... ce n'était pas possibles...ce qu'il voyait là, devant lui, à deux pas !

Alban s'était soudain interrompu au moment où son regard, par une fissure pratiquée dans les étoffes, découvrait, dans la pièce voisine, une scène qui le frappa d'hypnotisme.

## VI

### LE DRAME DE L'ATELIER

Ah! quelle vision atroce encore !

L'atelier était silencieux.

A la clarté d'une veilleuse posée sur un guéridon tout dans cet atelier demeurait tel qu'Alban l'avait trouvé ce soir-là en venant à son rendez-vous avec LA PETITE MODISTE. Mais était-ce bien le même soir ?

Il passa la main sur son front fiévreux.

Mais il n'avait pas le temps de pénétrer bien avant dans ses souvenirs : devant lui une scène se déroulait, une scène si intéressante, si captivante qu'il n'en voulait perdre aucun détail.

Oui...là sur cette méridienne sur laquelle il s'était lui-même assis un moment, sur cette méridienne toujours entourée de ses mannequins revêtus des mêmes robes soyeuses qu'il avait admirées, oui, sur cette méridienne Alban apercevait un homme et une femme. Il remarqua, malgré la demi-obscurité de la pièce, oui, il remarqua que l'homme qui lui tournait le dos, avait l'un

de ses bras—le gauche— autour de la taille de la jeune femme.

Car c'était une femme très jeune: Alban la voyait assez distinctement, il la reconnaissait aussi, et c'était là, sur cette même méridienne, que cette jeune femme, la veille de ce jour lui avait parlé d'amour !

C'était LA PETITE MODISTE.....avec ses beaux cheveux noirs et ses grands yeux brillants !

Elle souriait à l'homme qui lui tenait certains propos ....des propos d'amour assurément, car elle baissait les yeux, car elle rougissait....car elle ne résistait pas au bras de l'homme qui peu à peu l'attirait à lui !

Alban dévorait cette scène !

Et elle ne résistait pas, pas le moindre moment, cette PETITE MODISTE que tout à coup il trouva divinement belle, au baiser mis longuement sur ses lèvres rouges par l'homme inconnu !

Mais cet homme, qui était-il ?

La jalousie, encore une fois, mordait Alban jusqu'aux fibres les plus reculées de son être.

Ses dents grincèrent dans sa bouche. Et tremblant, suant, rugissant lui-même, il se mit à deux genoux ses mains retenant les tentures l'oeil enfoncé dans la fissure.

Maintenant son regard jaloux se rivait durement sur l'homme dont il ne pouvait pas même apercevoir le profil.

Mais cet homme lui parut d'une stature plus haute que la moyenne. En y regardant de plus près, l'homme avait l'air d'un colosse. Les épaules étaient larges, le col gros et gras, la tête énorme, et cette tête dépassait d'au moins dix pouces celle de la jeune femme.

Oui.....quel était cet homme ?

Il allait le savoir.

Mais à cette seconde même les regards du jeune homme furent attirés par un objet singulier qui lançait sous la clarté de la petite lampe des reflets d'argent !

Qu'était-ce cet objet ?

Alban se pencha davantage regarda ..... regarda.....

Il frissonna en constatant que cet objet était un revolver !

Pourquoi un revolver là ?

Il se le demanda avec une excessive curiosité.

Est-ce que LA PETITE MODISTE avait envie de tuer quelqu'un ?

Il se mit à rire.

—Mourir de sa main, serait une mort plutôt douce! se dit-il avec ironie.

Mais l'image de l'inconnu, de l'amant demeurait toujours entre lui et Elle !

Il tressauta quand il vit LA PETITE MODISTE de ses deux bras blancs entourer le cou de l'homme et attirer celui-ci à elle ..... quand il l'aperçut poser ses lèvres—ses belles lèvres sur lesquelles Alban aurait bu l'ivresse jusqu'à la mort !—oui, quand il la vit poser ses lèvres rouges sur les lèvres de l'autre !

Et quand il entendit retentir le baiser !

Ce fut sur la tête du reporter un coup de massue !

—Ah! c'en est trop! rugit-il.

Il allait se dresser.....il allait peut-être passer au travers de ce mur, mais il se contenta. Ou plutôt ce fut une force dont il ne fut pas maître qui le cloua sur place: car l'homme inconnu venait de se lever en riant très fort. Il le vit marcher dans la pièce comme s'il eût voulu se dégourdir un peu; il le vit tirer d'une poche de son habit un étui à cigarettes. Cet étui, il le présenta à la jeune femme qui choisit une cigarette, l'alluma avec une grâce et une expertise incontestables pour jeter ensuite, et en riant à gorge déployée, une bouffée de fumée blanche au nez de son amant. Oui, Alban vit tout cela. Il vit encore l'amant allumer une cigarette à son tour, rire aussi, lancer une spirale bleue au plafond, pivoter et s'écrier:

—Vous êtes une fée, Médine !

Mais alors l'homme fit face à Alban !

L'HOMME !....

Mais ce n'était pas possible ! Non !..... Quoi! Alban était-il pris par l'invincible et redoutable cauchemar ?

Mais cet homme ....mais ce colosse.... Mais cette brute à barbe noire glissant en fleuve.... mais cette moustache rouge !....

Cette fois Alban bondit. Il jeta un cri; un rugissement, un blasphème et se lança contre le mur.

Il se produisit un crac, une porte vola en éclats, et le petit reporter alla s'écraser sur le plancher de l'atelier.

Mais il se releva, le front sanglant, terrible, menaçant pour marcher sur la jeune femme qui reculait épouvantée !

—Vous! vous !....bégayait-elle en mettant entre elle et lui la méridienne.

Alors Alban remarqua que l'homme avait disparu.

Il avança encore vers la méridienne derrière laquelle toute tremblante, toute livide, se tenait LA PETITE MODISTE.

—Vipère! criait-il.

—Monsieur! que faites-vous ici, dans mon atelier ?

—Infidèle! rugit Alban fou de jalousie.

—Monsieur, vous êtes ivre !

—Ivre de folie ?...Oui, j'ai la folie de tuer!

—Alors, vous êtes un cambrioleur ?

—J'eusse peut-être cambriolé ton coeur, s'il eût été pur !

—Je vais appeler la police !

—Pourquoi n'apelez-vous pas votre amant ?

—Monsieur, vous empiétez....

—N'est-ce pas l'autre qui empiète, après vos serments d'hier ? Parlez !

—Je ne sais pas ce que vous voulez dire !

—Non ?

—Je ne vous connais pas !

—Alors vous voulez me faire passer pour un fou ?

—Je commence à penser que vous l'êtes effectivement !

—Ah bien, par exemple....

Alban éclata de rire....d'un rire qui tremblait de folie.

—Sais-tu, ma petite, fit-il avec sarcasme, qu'on ne me fait pas voir la paille pour l'épi ?

—Que voulez-vous dire ?

—Tu me connais ....je te connais....tu m'as

aimé....

—Je vous ai aimé ?

—Et moi je t'aime encore ! Là- est-ce qu'on s'entend ?

—Jamais sur ce terrain !

—Non ? Eh bien ! sur un autre... Viens ici !

—Allez-vous-en !

—Après que je t'aurai dit un mot ou deux !

—Allez-vous-en de suite, sinon....

—Sinon ?

—J'appelle....je vous l'ai dit !

—Ah ! prends garde !

—C'est à vous de prendre garde !

—Nous allons voir ça....

Le reporter marcha ferme vers la méridienne et voulut l'écarter. Il s'aperçut qu'il n'était pas le plus fort : LA PETITE MODISTE la maintenait de ses deux mains crispées au dossier.

Alors il étendit les bras par-dessus le dossier.

La jeune femme lui souffleta la joue gauche.

Alban hurla, sauta sur la méridienne, l'enjamba.

Mais LA PETITE MODISTE n'était plus là. Et quand le reporter se retourna, la cherchant du regard, il se trouva face à face avec le colosse à barbe noire et à moustache rouge.

—Ah ça ! mon mignon, te voilà encore mêlé à mes affaires ? Mais sais-tu que tu deviens très fâcheux, très embêtant ?

Alban, avec un juron, se jeta sur l'homme. Un coup de poing sous le menton envoya le reporter rouler près du guéridon.

Ivre de fureur, Alban se releva. Dans ce mouvement il aperçut le revolver à une demi-portée de bras. Il saisit l'arme, la braqua....

Un cri de terreur retentit....il y eut une ruée....deux bras s'enroulèrent autour de son cou.

—Malheureux, ne tire pas !

C'était LA PETITE MODISTE.

Mais il était trop tard : Alban venait de presser la détente. Le coup partit, éclata strident et le jeune fou vit dans un nuage de fumée le colosse tomber !

En même temps aussi LA PETITE MODISTE lui arrachait l'arme fumante des mains et la jetait quelque part. Alban, dans sa crise furieuse, ne put voir où l'arme alla tomber.

Qu'importe ! il avait maintenant la rage de tuer !

Il n'était plus un homme....il était un monstre un fauve de sang altéré !

Il se rua sur la jeune femme, la saisit à la gorge et rugit :

—A toi, maintenant, sorcière !

Il renversa la jeune femme sous lui, serra la frêle gorge !

Et il ricanait ! Il éprouvait une jouissance atroce dans la torture qu'il faisait endurer à cette belle jeune femme qui l'avait trompé ! Il se vengeait à la fin....et avec quelles délices !

LA PETITE MODISTE était livide ses lèvres étaient bleues, ses yeux désorbités ! Elle étouffait....elle râlait !

Alban serrait toujours plus fort ....il écu-

mait....il jurait.... il riait.... il était tout à fait fou !

Sur une machine à coudre, à portée de sa main, son regard tomba sur une paire de ciseaux.

Sa main droite s'en empara.

Il ne parlait plus, mais il riait d'un rire de démon !

Il leva les ciseaux, comme un bandit lève le poignard meurtrier.

La jeune femme ferma les yeux.

Et l'arme descendit....conduite par la main du jeune forcené....

Que se passa-t-il ensuite ? Alban n'eût pu le dire !

Il lui sembla qu'il était aveuglé par un déluge de sang....Il se redressa dans un bond le bête aux abois...puis dans un dernier ricinement, il s'abattit aux pieds de sa victime.

## VII

### LENDEMAIN

Alban Ruel se réveilla en sursaut.

Il frotta ses yeux bouffis, regarda autour de lui avec étonnement.

Où était-il encore ?

Cette chambre étrangère, sommairement meublée !

Ce lit sur lequel il était étendu tout habillé !

Cette lampe à gaz attachée au mur blanchi de chaux !

Était-il encore chez LA PETITE MODISTE ?

Il souleva sa tête lourde très lourde, et ébaucha un geste de stupeur en découvrant ses mains et ses habits tachés de sang, maculés de boue.

Un moment il demeura hébété.

Puis un souvenir terrible bouleversa son esprit malade.

Il se revit, tout à coup, penché sur LA PETITE MODISTE, enfonçant un poignard .... non une paire de ciseaux dans le sein de la jeune femme !

Il frissonna.

Cela était-il possible ? Lui, Alban Ruel, avoir commis un meurtre ?....Cela ne se pouvait pas....cela n'avait pas été ! Et pourtant ces mains ensanglantées, cet habit couvert de sang et cette boue !

Mais cette boue....d'où pouvait venir cette boue en cette saison d'hiver ?

Il fouilla encore son souvenir, sa mémoire rebelle....Mais il ne se rappelait rien, hormis la scène du meurtre ! Et encore ce crime monstrueux n'était-il à sa pensée qu'un vague reflet, qu'une vision imprécise, comme ces visions que l'esprit fatigué a perçues dans un rêve !

Tout de même l'épouvante lui serra le ventre. Une sueur abondante le noya, et, incapable de demeurer plus longtemps dans l'incertitude, il se leva.

Devant lui se trouvait un chiffonnier à glace. Dans la glace il regarda. Il recula aussitôt en poussant une exclamation d'effroi : il avait aperçu une figure livide, verdâtre, tachée elle aussi de sang et de boue !

Flageolant comme un homme saoul de vin, il se laissa choir sur le bord de son lit, mit

les deux coudes sur les genoux, et, le menton dans les mains il demeura songeur.

Quelles sombres pensées alors l'empoignèrent !

Ah! il était à présent un assassin !...Mais quelle folie l'avait poussé à ce meurtre ? Il se le demandait avec une rage féroce. Malheureusement, il ne pouvait réussir à pénétrer ce mystère.

Longtemps il demeura ainsi absorbé dans ces pensées sinistres. Des larmes coulaient abondamment de ses yeux, des plaintes expiraient sur ses lèvres desséchées.

Enfin, il se mit debout en s'écriant :

— Oh! je ne peux plus rester ainsi ! Il faut que je sache ... que je sache !... Mais où donc suis-je ici ?

Machinalement il alla tirer les rideaux de la fenêtre.

Dehors l'aube naissait. Il leva le châssis pour rafraîchir son front brûlant, car il étouffait.

Il promena un regard inquiet sur la rue déserte et silencieuse et sur les constructions avoisinantes. Il lui semblait qu'il avait vu cet endroit de la ville, et pourtant il ne pouvait lui donner un nom.

Il voyait une place. Là-haut, un monument sous le givre se détachait en blancheur sur la masse sombre d'une haute construction placée à l'arrière plan.

Il regarda encore !

Tout à coup il reconnut la Place Jacques-Cartier. Là, en bas, le Marché Bonsecours. Plus loin, par-dessus les toits, une vapeur blanche s'élevait au-dessus des glaces du fleuve.

Son regard ricocha vers le haut de la Place, par delà la rue Notre-Dame, et sur les bâtiments sombres il put mettre un nom :

Le Palais de Justice !

Il frissonna de nouveau.

Car sa conscience le tenaillait le tirait effroyablement ! Car il avait commis un crime odieux ! Car il était un monstre, un de ces monstres que la société châtie de la hart au col ! Car ce Palais de Justice allait être son premier pas vers l'affreux calvaire... vers l'échafaud rouge !

Tremblant, horrifié par ses propres pensées, il rentra la tête et referma le châssis presque violemment.

Mais à présent l'obsession le poussait vers la rue Demontigny.

Il savait maintenant qu'il était logé dans un hôtel de second ordre. Comment était-il venu là ! A quoi bon se le demander !

Il n'avait plus qu'une chose à faire : sortir de cet hôtel, courir rue Demontigny et, de là... Eh bien ! oui, puisqu'il le faudrait, de là il irait se livrer à la police et confesserait son crime !

Mais il pouvait fuir !

Fuir ?... Cette idée ne lui vint même pas !

Non... tout ce qu'il voulait maintenant, c'était savoir ! Car, tout au tréfonds de son être, il doutait en dépit de l'évidence que lui fournissait son souvenir et le sang et la boue dont il était recouvert.

Il chercha son paletot, il ne le vit pas. Il chercha son chapeau... sa canne... Rien ! Un sourire amer crispa ses lèvres.

Etait-il possible qu'il fût venu dans cet état de la rue Demontigny jusqu'à cet hôtel ? Avait-il pu traverser ainsi la moitié de la cité ?

Mais qu'avaient dû penser ceux qui l'avaient hospitalisé ? avait croisés sur son chemin ?

Une pensée nouvelle surgit à son cerveau : dès qu'il tenterait de franchir le seuil de cette chambre des policiers, posés à sa porte, le saisiraient ! On l'avait laissé dormir en paix, afin qu'il fût reposé et pût mieux subir l'interrogatoire de la Justice ! Oui, oui... dans cette chambre il était prisonnier ! Il se rendait tellement compte de cette vérité, maintenant, qu'il n'osait aller tirer le bouton de la porte, sûr qu'on l'avait enfermé là !

N'importe encore ! Il fallait savoir ... savoir... savoir !

Le nouvelle d'un malheur vaut encore mieux que l'incertitude !

Alban, d'une main frémissante tourna le bouton de la porte, tira à lui doucement, et à sa très grande surprise la porte s'ouvrit. Il aperçut un corridor vaguement éclairé par une ampoule électrique. Désert et silencieux était ce corridor.

Alban quitta le seuil de la chambre, gagna un escalier qu'il descendit à pas de loup. Un second corridor, puis un second escalier, et il se trouva l'instant d'après dans une vaste salle où il aspira un relent de fumée de tabac.

Il aperçut une porte vitrée. Il s'y dirigea en toute hâte.

Maintenant il était dehors, il aspirait fortement l'air pur et frais du matin, et sans plus prenait sa course, tant pour se réchauffer que pour savoir au plus tôt l'effroyable vérité.

Il monta la place, franchit la rue Notre-Dame, se jeta sur le Champ de Mars, dégringola l'escalier sur la rue Craig enfila l'avenue Hôtel de Ville, et toujours courant, sans rencontrer âme qui vive, le jeune homme arriva sur la rue Demontigny.

Il ne s'arrêta que devant cette porte de l'étage supérieure c'est-à-dire devant la porte de l'atelier. Là, il attendit une seconde, pour se remettre de sa course et reprendre haleine, et il demeura palpitant, terrifié par la vision du spectacle qu'il s'attendait de voir.

Il essaya le bouton de la porte, doucement, très doucement. La porte résista à sa poussée. Elle était fermée à clef, et verrouillée par surcroît peut-être ! C'était pour Alban un répit ! Car il redoutait tant de se trouver en face du tableau lugubre que son imagination fiévreuse lui représentait.

Oui, mais il ne pouvait toujours pas rester là indéfiniment !

Il frappa légèrement et attendit.

Aucun signe de vie à l'intérieur !

Son cœur faillit s'éteindre : le silence de cette maison était un silence de mort !

Mais il voulait voir ! Il voulait savoir !

Alban frappa de nouveau... plus fort un peu !

Une voix, qui lui parut lointaine et qu'il ne connaissait pas, demanda :

—Qui est là ?

Alban se sentit mourir. Vivement il se cramponna au bouton de la porte.

—Ouvrez...je veux vous parler! dit-il d'une voix qu'il ne se reconnaissait plus.

—Qui êtes-vous ? interrogea la même voix...mais une voix de femme.

—Alban Ruel...reporter !

La voix fit entendre une exclamation de surprise.

—Vous venez pour la grande nouvelle ?

La grande nouvelle !.....

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Si encore la voix avait prononcé: la terrible nouvelle !

—Oui...répondit Alban à tout hasard.

—C'est bon. Une minute...le temps de passer un peignoir !

Grelottant de froid, le jeune homme attendit environ cinq minutes. Puis, la porte en s'ouvrant encadra la silhouette d'une femme inconnue.

C'était une grande femme, avec un fort embonpoint, et d'un certain âge.

Elle regarda curieusement le jeune homme qui, tête nue, sans paletot, hagard frissonnait devant elle.

—Qu'est-ce que c'est que vous voulez savoir au juste ? demanda-t-elle en ouvrant la porte davantage.

Alors, l'oeil vitreux du journaliste scruta ardemment l'intérieur de l'atelier. Il vit que tout était dans un ordre parfait. Aucun cadavre là où il pensait en voir un ! Les mannequins étaient toujours là, mais ils étaient nus: les robes soyeuses avaient disparu. Il put voir encore le guéridon et sa petite lampe...la même petite lampe, les machines à coudre, la méridienne...

Alors, un peu calmé, il demanda:

—Médine est-elle là ?

—Médine !

—Oui, mademoiselle Buchet !

—Mademoiselle Buchet ? Elle n'est pas ici !

—Pas ici !

—Elle a vendu son atelier !

—Vendu....

—Je suis la nouvelle propriétaire.

—Mais...mademoiselle Buchet ?

—Vous ne savez donc pas ?...Elle est mariée !

—Mariée ! quand ?

—Hier !....

—Mais avec qui ?

—Avec le célèbre criminaliste Jacques Audet !

—Mais c'est impossible !

—Cela est ainsi pourtant ....

—Mais quel jour sommes-nous ? demanda Alban au comble de la stupéfaction.

—Vendredi. Dites donc, vous, d'où sortez-vous ?

—Vous dites, vendredi ?

—Puisque c'était jeudi, hier ?

—Jeudi ....Sarah Bernhardt jouait LA TOSCA, n'est-ce pas ?

—Ce soir, elle joue la Dame au Camélias.

—Mais quel rêve affreux ai-je donc fait ? se demanda Alban dans un murmure.

Puis, il s'excusa auprès de la femme, descendit l'escalier sans, naturellement, aper-

cevoir le sourire moqueur de la nouvelle modiste, et s'en alla vers sa pension de la rue Saint-Hubert.

Il s'en allait comme un homme ivre, ou mieux comme un somnambule. Il allait, sans savoir l'esprit martelé par des pensées de folie.

Il trouva sa chambre dans l'état où il l'avait laissée. Sur son lit il aperçut avec surprise son pardessus, son chapeau et sa canne. Il s'en étonna bien un peu. Mais sa tête était tellement malade, qu'il repoussa ces objets et se jeta sur le lit où il s'endormit de suite du plus profond sommeil.

## VIII

### OU TOUT S'EXPLIQUE.

Alban Ruel entendit qu'on frappait dans sa porte. Mais ce bruit lui sembla comme en un rêve. Il essaya d'ouvrir les yeux, mais ses paupières étaient si pesantes qu'il ne parvint pas à les soulever. Il perçut même que sa porte était ouverte très doucement, qu'un pas discret marchait dans sa chambre. Il ne put sortir de sa torpeur.

Mais quand il entendit sa porte se refermer, alors il fit un effort et ouvrit les yeux.

Sa chambre était éclairée par le grand jour. Il se leva. Son premier regard tomba de suite sur les taches de sang et les macules de boue. Mais alors il tressaillit fortement. Il marcha jusqu'à sa fenêtre et considéra avec une vive curiosité mêlée de stupeur les taches de sang.

—Ah! ça, s'écria-t-il, ce n'est pas du sang !

Il examina plus attentivement les souillures rouges.

—Diable! murmura-t-il où ai-je passé ?

Ce rouge... c'est de l'encre ou de la teinture, ce n'est certainement pas du sang !

Alors, dans un rapide vision, son esprit revécut tous les drames qu'il avait traversés depuis deux jours. Il se retrouva avec les personnages maintenant très fantastiques, de ces drames dont il avait été l'acteur principal. Il revit LA FEMME D'OR, LA PETITE MODISTE, la jeune fille vêtue de bleu, la danse des mannequins, le cercueil rouge et l'affreux colosse dans la citerne, ce colosse qu'il avait tué d'un coup de revolver ! Il se représenta aussi le meurtre de LA PETITE MODISTE !

Alors, il se mit à rire !

—LA PETITE MODISTE.....murmura-t-il pensif. Mais je ne l'ai pas assassinée, puisque à cette heure elle est mariée à Jacques Audet!

Jacques Audet !

Ce nom le fit tressaillir.

En jetant un regard distrait sur sa table de travail, il aperçut une enveloppe. Il s'approcha. C'était une lettre.

Ce fut à sa plus grande confusion qu'il lut ce qui suit:

“Mon cher Alban.

Je tiens tout de suite à te demander de ne “pas m'en vouloir, et je pense qu tu comprendras que j'ai agi pour ton plus grand bien. “Tous les drames auxquels tu viens d'assister “et dont tu as été l'un des acteurs, n'étaient

“pas réels. J'ai monté toute cette affaire.  
“Voici les raisons.

Tu avoueras bien que tu avais une certaine dose de fatuité et d'importance qui t'a fait faire souvent des affronts à tes meilleurs amis. J'ai voulu te guérir de cette maladie, LA FEMME D'OR, comme tu peux te l'imaginer, n'a jamais existé. J'ai voulu avec cette histoire, éveiller ta curiosité et te jeter ensuite dans l'aventure. J'ai réussi. Il est vrai que cela m'a coûté mille dollars; mais je ne pense pas avoir perdu mon argent. J'ai trouvé d'excellents acteurs. J'aurais bien voulu te faire l'honneur de quelques comédiens de la glorieuse Sarah, malheureusement pas un de ces artistes n'était en disponibilité. J'ai choisi pour le mieux parmi nos acteurs de Montréal. J'ai dû faire des frais de menuiserie et maçonnerie très énormes. Ah! j'oublie de te demander comment tu as trouvé LA PETITTE MODISTE, qui est maintenant ma femme? Elle a fait une FEMME D'OR par excellence, n'est-ce pas? Et une enfant blonde, au pied satiné de noir, on ne peut mieux? Qu'en dis-tu?

Tu vas naturellement te demander comment ce diable d'Audet a pu agencer toute cette affaire presque prodigieuse? Ecoute: comme policier d'abord et comme criminaliste ensuite je me suis un peu initié aux secrets de la chimie, et j'ai appris certaines compositions de parfum qui font passer le sujet dossé par toutes espèces de sensations. Consulte ton souvenir! Une autre chose: les décors que j'ai mis en scène ne sont pas un coup de force. Un vrai criminaliste doit être capable de reconstituer le théâtre d'un crime, et pour y arriver avec précision il doit être capable d'ériger une scène théâtrale tout aussi bien qu'un directeur artistique. Comme tu vois mon métier exige une foule de connaissances qui ne sont pas à dédaigner. Ces connaissances m'ont fortement aidé à sauver la vie d'un innocent accusé de meurtre. Rappelle-toi ce procès fameux qui a fait ma renommée! Il faut aussi un peu d'imagination. C'est ainsi que j'ai trouvé l'idée de faire couper un mur, celui qui séparait l'atelier du boudoir. Oui, je l'ai fait détacher tout à fait du corps de la maison, et par un système de roues glissant dans des rainures j'ai pu arriver à faire avancer ou reculer ce mur. De sorte que la porte de l'atelier pouvait ouvrir tout aussi bien sur le boudoir. Ce

“n'était pas malin, mais c'était une dépense  
“d'argent, et il fallait y penser! Tout compte fait tu n'as certainement rien perdu en manquant une pièce ou deux de Sarah.

A présent mon cher Alban, puisque tu sembles si anxieux de faire ta renommée par un article à sensation, je te cède mes droits d'auteur. Tu as un sujet splendide que tu pourrais intituler: UNE MYSTIFICATION MONSTRE! Avec ça je te garantis l'accès à la grande colonne, à moins que ta modestie, à titre de héros de ce drame ne se refuse. Mais une chose que je te dirai en guise de conseil: suis l'avis de ton supérieur, c'est-à-dire, travaille et fais tes preuves! Ecoute plutôt la voix de la modestie que celle trop trompeuse de la suffisance! Car si la hâblerie ne fait pas toujours donner dans le panneau, elle peut conduire dans la citerne, ce qui ne vaut guère mieux! Souviens-toi que tu es très jeune, et qu'il faut souvent même à l'homme le mieux doué, toute une vie de labeurs pour acquérir ce que tu veux toi, conquérir en un jour, c'est-à-dire la célébrité et la fortune! C'est assez te dire que l'expérience de la vie est aussi nécessaire pour atteindre ce but que tous les talents naturels de l'homme. Donc, au revoir! Je suis en route pour l'Europe avec ma petite femme qui ne t'en veut nullement de ton coup de poignard. J'espère que tu nous souhaites un bon voyage!

A toi,

Jacques Audet.

#### CONCLUSION

Alban Ruel, le petit reporter de la petite nouvelle, a mis à profit la leçon de son ami, Jacques Audet. Il a travaillé ferme, après s'être dépouillé de ce travesti dans lequel se drapent trop de nos jeunes hommes au seuil de la vie, c'est-à-dire de la fatuité. Aujourd'hui, ayant fait ses preuves, il est rédacteur à la grande colonne.

Il n'a pas gardé rancune à son ami de la mystification. Au contraire...il a tiré de cela un joli petit roman qui, s'il n'a pas fait sa fortune, a beaucoup contribué à sa montée en l'échelle du journal.

Aujourd'hui, encore, il est marié. S'il n'a pas une FEMME D'OR, celle qu'il possède la vaut bien sinon davantage.

# Le Roman Canadien

est différent de toutes  
les autres publications  
au Canada Français. C'est  
un roman canadien intéres-  
sant mensuel, édité spécia-  
lement pour les canadiens  
français qui vivent dans  
l'Amérique du nord.

Il est maintenant lu  
par plus de 50,000  
personnes qui en font  
leur lecture favorite  
---Lisez le numéro du  
mois prochain, et vous  
serez intéressés

Tous les annonceurs nationaux qui sont intéressés à rejoindre par la publicité 50,000 personnes, devraient se mettre en communication avec LE ROMAN CANADIEN. Nous ne mettons pas d'annonce dans le texte du roman, ce qui conserve au volume une apparence riche et soignée.

LES EDITIONS EDOUARD GARAND

153a rue Ste-Elisabeth .

Montréal.

# Ce qui fait le succès du "Roman Canadien"

Si, parmi les innombrables publications qui sont offertes au lecteur canadien-français, "LE ROMAN CANADIEN" a su prendre une des premières places; si, dès sa naissance, elle s'est imposée et a conquis la faveur du public; si, elle a vu chaque jour sa clientèle s'étendre, sa vogue grandir, et son succès devenir plus éclatant, elle le doit à

## SES CONTEURS:

qui sont non pas d'obscurs feuilletonnistes anonymes, mais bien les écrivains canadiens les plus célèbres et les plus réputés, les romanciers les plus en vue et les plus aimés du public, des maîtres enfin, comme Jean Féron, Andrée Jarret, J. E. Larivière, Henri Doutremont, N. M. Mathé, Mme A. B. Lacerte, J. F. Simon, et tant d'autres dont le nom est synonyme de succès et qui tous, rivalisent de zèle, d'imagination et talent pour faire du "ROMAN CANADIEN" la publication la plus attrayante et la plus passionnante.

## SES ROMANS:

qui, tous inédits, tous écrits spécialement pour ses lecteurs sont aussi captivant qu'originaux. Fertilisé en péripéties de toutes sortes, et touchant successivement à tous les genres, drame, histoire, comédie, voyage police, science, fantaisie etc.—ils forment dans leur infinie variété, un recueil de récits poignants, saisissants, où l'homme apparaît parfois dans toute sa noblesse, parfois dans toute son infamie, où passent les femmes dévoués jusqu'au martyre et les criminelles exaltées jusqu'à la folie, où se multiplient les émotions les surprises et les coups de théâtre.

## SES ILLUSTRATIONS:

qui ajoutent à ces récits un attrait qu'on ne saurait trouver ailleurs en accroissent encore l'intérêt. Un roman sans illustration c'est une maison sans fenêtres ! et une publication vraiment moderne, vraiment soignée ne saurait s'en passer. C'est ce qu'a compris "LE ROMAN CANADIEN" qui n'a pas reculé devant les sacrifices d'argent pour semer son texte de dessins d'artistes du terroir permettant ainsi au lecteur de suivre l'action pas à pas et de vivre vraiment la vie des héros dont les exploits lui sont contés.

## SA COUVERTURE:

en couleurs d'une si haute tenue artistique et dont l'exécution est confiée au maître illustrateur ALBERT FOURNIER, qui—sans faire appel à des procédés trop faciles et trop communs, sans inutiles débauches de couleurs et sans choquer jamais le goût des plus délicats, et des plus difficiles—sait à merveille exécuter de sa plume habile les compositions les plus originales et les plus saisissantes, évoquant d'une façon magistrale les scènes les plus violentes, les plus tragiques, les plus sentimentales, et les drames les plus sombres et les plus terribles.

## SON PROGRAMME:

en un mot, qui est de distraire et de récréer ses lecteurs, de leur faire vivre les aventures les plus étranges et les plus passionnantes, de leur apporter les émotions les plus intenses et les plus inattendues, tout en restant avant tout une publication honnête, morale et saine, formant par son ensemble la bibliothèque familiale la plus riche et la plus variée, pouvant être lue par tout le monde et donnant pour un prix modique les chefs-d'oeuvre inédits des maîtres du roman canadien.

